

# Atelier 1 :

## Les Habits Neufs du Développement

Derrière les nouveaux vocables (« développement durable »), les nouvelles priorités des organismes internationaux (la lutte contre la pauvreté de la Banque Mondiale), l'intérêt porté par des multinationales sur des expériences « alternatives » (l'épargne populaire encouragée par Monsanto) ou la floraison des comités d'éthique dans les entreprises, assiste-t-on à une conversion de l'économie ? L'atelier, engagé dans une critique épistémologique du développement, cherche à décrypter les phénomènes de récupération, d'instrumentalisation et de manipulation qui, sous couvert de faire du « bon » développement, confortent en fait les situations de domination. Bref, il s'agit de faire apparaître les maux derrière les mots.

- > **Marie-Dominique Perrot** (IUED, Genève) – **Introduction**
- > **François Brune** (professeur et essayiste) – « **Développement** » : les mots qui font croire
- > **George Lonesomebody** (Africain, Guadeloupe) – **Pour une rupture avec le paradigme du développement**
- > **Gilbert Rist** (IUED, Genève) – **Le développement : habits neufs ou tenue de camouflage ?**

### > Introduction

Marie-Dominique Perrot (IUED, Genève)

Je suis Marie-Dominique Perrot, j'enseigne à l'Institut Universitaire du Développement (I.U.E.D.) de Genève. Sur ma droite, François Brune, qui est écrivain et spécialiste de l'analyse de la Publicité et du Marketing. C'est un pourfendeur de Pub, et même un « casseur de Pub ». Son ouvrage, « le Bonheur conforme » est un classique de la critique de la publicité. Il vient de publier « Précis sur 1984, à l'usage des années 2000, sous le soleil de Big Brother ».

George Lonesomebody est martiniquais, socio-économiste, maître de conférence ; il enseigne à l'Université des Antilles-La Guyane et s'intéresse spécialement au processus des « nouveaux libres » dans les Antilles Françaises. Il vous en dira plus. Enfin Gilbert Rist, professeur à l'I.U.E.D. comme moi, ami et néanmoins collègue.

« Les Habits Neufs du Développement », c'est un atelier sur le langage, les mots, les discours et la première réflexion est : « à quoi bon finalement ? » C'est aussi ce que j'ai entendu parfois dans les couloirs. Quelle est l'importance, finalement, du discours ? Est-ce que les mots ne se suffisent pas à eux-mêmes ? Est-ce qu'on en n'a pas trop dit déjà, trop bavardé sur ces sujets ? Ne devrait-on pas maintenant réfléchir aux alternatives, parler plus concrètement de ce qu'il faudrait faire ? Je ne crois pas que ce soit exclusif. Ce n'est pas parce qu'on

parle des mots qu'on exclue l'action. C'est le premier point important à souligner. L'autre point en préalable à la problématique, c'est que je crois que cette question des mots et des « Habits Neufs du Développement » fait partie de la tentative de « détropicaliser » la question du développement. C'est-à-dire que le développement n'est pas une question qui se pose uniquement au Sud pour le Sud, mais que le coeur des problèmes se trouve au Nord, ça on le sait. Il s'agit aussi de rapatrier les problèmes au Nord, et de se poser des questions sur ce que nous disent les discours du développement au Nord, et qu'est-ce qu'ils ont comme effet sur la pratique. Le mot, comme on sait, n'est pas la réalité. On dit en linguistique « le mot chien n'aboie pas ». Le mot « développement » ne développe pas non plus, mais il a un pouvoir et il crée des effets. Les mots participent à l'économie immatérielle du développement d'une manière très manifeste, ils participent activement à construire les réalités du développement, comme ensemble de relations de pouvoir, de relations asymétriques, et la rhétorique du développement, le choix des mots, le choix des images constituent une partie essentielle du dispositif du développement. Dans le langage mondial, surtout celui des organisations internationales, se jouent toutes sortes d'enjeux, des appropriations, des expropriations symboliques, des occultations, des mises au secret, des instrumentalisations, etc. Donc, pour faire tout cela, toutes ces activités d'occultation et d'instrumentalisation, il faut parler beaucoup et dire très peu, et je crois que c'est tout l'art du langage international. C'est

l'abondance de paroles, l'abandon du sens, qui crée l'illusion du changement. Une partie de la problématique est là : abondance de paroles, c'est-à-dire bavardage planétaire sur les questions du développement ou de la mondialisation, puisqu'on a vu que c'était la même chose, que la mondialisation était le prolongement ultime du développement. Abandon du sens, puisqu'il y a un creux gigantesque à l'intérieur de ce discours, et illusion du changement. C'est cela qu'on va voir comme « Habits neufs » : comment on déguise le développement pour faire croire qu'il change, tout en ne changeant pas les règles du jeu. Le discours du développement a de multiples fonctions. Je les énumérerai rapidement, il y en a sûrement d'autres, mais ce sont celles qui me sont venues.

- « Religieux-Magique » : on dit pour faire croire, il y a un dire du développement pour faire croire, croire au développement comme croyance, et croire qu'on règle un problème en nommant sa solution. C'est, je crois, une spécificité de nombreux discours sur le développement, en nommant ce qu'on croit être la solution, très souvent on imagine que c'est pratiquement déjà fait. En tous cas, on fait comme si le fait d'en parler avait réglé le problème.

- Une fonction opérationnelle, « dire pour faire faire ». Une fois qu'on a institué la croyance, qu'on l'a nourrie, en quelque sorte, elle permet d'engager des actions, car pour agir, il faut croire, donc on va créer des projets, des programmes, des politiques.

- Une fonction politique. La fonction politique du discours serait surtout de mettre en avant certaines valeurs sacrées, auxquelles nul ne pourrait s'opposer. Je crois que c'est une ruse très forte, car pour beaucoup de ces discours, on ne sait pas par quel biais les prendre, en fait ils sont inattaquables, tellement les valeurs auxquelles ils se réfèrent sont sacrées et on ne peut pas s'y opposer. Je vais juste vous lire un extrait, un exemple pris dans un document de travail du BIT « Réduire le déficit, travail décent, un défi mondial ». C'est un exemple de mots qui coulent tout seul, dont on n'arrive pas vraiment à saisir le sens et qui disent tout et rien en même temps : « *ancrer nos valeurs dans l'économie mondiale – c'est un des objectifs - nous devons travailler avec les autres pour susciter l'adhésion à une approche équilibrée et intégrée du développement durable et d'une croissance économique mondiale qui permette d'atteindre simultanément les objectifs sociaux, économiques et écologiques* ». On pourrait déjà travailler là-dessus : à la fois développement durable, croissance économique mondiale, et tous les objectifs qui sont censés être simultanément réalisés.

- Une fonction d'occultation : les discours sont à la fois « buvards », ils absorbent les conflits, et « bavards », ils noient les acteurs sociaux. Je pense que ça constitue deux caractéristiques très importantes dans le discours. Si vous lisez ces textes-là, les acteurs sociaux ne sont pas là ou sont là sous forme d'agrégats, par exemple « Femmes pauvres » ce n'est pas un sujet social en soi, c'est un agrégat.

Une fonction de substitution : dire pour ne pas avoir à faire. C'est aussi une des fonctions du discours.

### Le développement comme abus de langage

Le deuxième point porte sur le développement comme abus de langage et abus de pouvoir. Abus de pouvoir, on en a parlé ce matin longuement, en donnant différentes définitions. Je reprendrai la définition de Gilbert Rist : transformation de la nature et de la richesse sociale en capital financier et bien disponible, pour la seule demande solvable. J'y ajouterai : substitution des différences culturelles en inégalités socio-économiques modernisées. Le développement tend à niveler les différences culturelles, mais il introduit d'autres types de différences qui sont des inégalités socio-économiques modernisées. Puis, accroissement des écarts, on en a déjà parlé. C'est l'aspect abus de pouvoir du développement.

Abus de langage. On a vu que ce terme est une sorte de notion dans laquelle on peut mettre tout et son contraire. C'est pour ça que le débat est très difficile, quand on s'en tient au terme de « développement », car c'est à la fois un paradigme et un mot dont les acteurs du développement de toutes sortes se servent, mais en ayant des activités qui sont extrêmement différentes et souvent très contradictoires les unes avec les autres, tout ça toujours au nom du seul développement, et c'est ça qui brouille le débat.

Je donnerai juste deux définitions que j'ai trouvées assez extraordinaires dans le grand Robert, dernière édition, trois ou quatre lignes sur le développement. Il y en a plus sur le développement en informatique, mais sur le développement tel que nous l'entendons, je lis : « *développement : pays, régions, en voie de développement, en développement, (forme utilisée par l'O.N.U.) dont l'économie n'a pas atteint le niveau de l'Amérique du Nord, de l'Europe Occidentale ; euphémisme créé pour remplacer « sous-développés* ». C'est l'édition 2001. Tel qu'il apparaît dans le droit au développement proclamé par les Nations Unies en 1986, c'est : « en vertu de ce droit, toute personne et tous les peuples ont le droit de participer et contribuer au développement économique, social, culturel et politique dans lequel tous les droits de l'Homme et toutes les libertés fondamentales puissent être pleinement réalisées, et de bénéficier de ce développement ». Là aussi, on pourrait essayer d'analyser, on y trouve tout. Le développement, finalement, c'est le développement, dans ce genre de définitions, et c'est tout : c'est les droits de l'homme, c'est le développement économique et social, et c'est un droit. Où en est-on avec ce type de problématique, défini comme cela ?

Troisième point : là, je voudrais juste très rapidement continuer à filer la métaphore de la mode, puisqu'on a donné le nom à l'atelier –Les Habits Neufs du Développement- et parler des deux grandes tendances « mode » dans le défilé du développement. Le défilé a ses saisons, qui ne sont pas les saisons annuelles, sauf peut-être pour la Banque Mondiale, dont le rapport d'habitude sort en été, mais les défilés ont

d'autres occasions, c'est les décennies du développement, ce sont les grandes conférences, etc. Alors les deux grandes tendances de la mode, dernièrement, c'était d'abord le passage du développement à « la lutte contre la pauvreté ». Ça c'est la grande tendance, celle que j'appelle la tenue de combat, la lutte contre la pauvreté, avec la stratégie et tout le langage militaire qui va avec. La deuxième tenue, ça serait la tenue de gala, c'est celle qui fait passer du développement à la mondialisation, la mondialisation qui, si vous lisez le dernier rapport du CNUD, est mise au service du développement, et qui va permettre de combler tous les écarts, et de rattraper je ne sais combien de générations. Donc c'est une mondialisation heureuse, en grande tenue...

### Les accessoires

Et puis, il y a les accessoires, qui sont très importants dans la mode ! Dans les années 1960-70, les accessoires étaient plutôt des préfixes, c'était l'auto-développement, l'endo-développement, l'éco-développement, l'ethno-développement, le sous-développement. Maintenant, sans que change le cœur, le développement est toujours là, et c'est là qu'il y a problème, les nouveaux accessoires sont des adjectifs : humain, équitable, social, durable, alternatif. Je voudrais en souligner deux ou trois.

- Social, d'abord. Je pense que c'est un adjectif qui est une sorte de « correcteur » privilégié, une sorte d'apologie réparatrice, une sorte d'utilisation de cet adjectif « social » comme étant correcteur de l'économie, et il faut être extrêmement attentif à ça, car personne n'est contre la société, ou le développement social en tant que termes généraux, très vagues, mais quand on voit que le développement social est dissocié de l'économie et que dans l'économique, on dit « continuez la croissance, allez-y », et puis on va corriger un peu avec des filets sociaux ou alors ajouter « à visage humain » comme on avait déjà fait avec l'ajustement structurel. Donc une sorte d'« airbag » dans la course à la mondialisation, on met le social pour empêcher que les gens ne s'écrasent totalement mais structurellement, ça n'a pas grand sens, et l'on a vu, cinq ans après la déclaration de Copenhague sur le développement social, quel en avait été le bilan.

- Un autre adjectif, c'est « autre », sous-entendu différent et mieux, sensé marquer une différence mais on ne voit pas encore laquelle : une autre mondialisation, un autre développement, etc. On en a parlé ce matin.

- Et puis « nouveau ». On dit souvent un nouveau nom pour l'autre : « mondialisation, c'est le nouveau mot pour développement », peut-être est-ce juste, on a dit : « le développement, c'est le nouveau mot pour la paix ». Est-ce que la mondialisation c'est le nouveau mot pour terrorisme ? La guerre, c'est le nouveau mot pour la paix ? On a l'impression que les sens souvent s'intervertissent et se mélangent.

Pour terminer, je crois qu'autour de la table nous avons tous fait partie, ou faisons partie, en tout cas avons été liés à des

projets de développement, à des agences de développement, des O.N.G. etc. Mais pourquoi tant de monde si bien intentionné a-t-il cru si longtemps que le développement était la solution aux problèmes de développement ? A mon avis, c'est un des fils rouges du colloque, et je crois que le discours lui-même en porte une large responsabilité, parce qu'il a entretenu cette confusion entre bon et mauvais développement, et pour reprendre la métaphore utilisée par Serge Latouche « c'est une maladie qui se présente comme un remède ». Je veux pousser plus loin cette métaphore, en disant que si l'on admet que c'est une maladie, donc que la mondialisation est une maladie étant donné les effets qu'elle produit actuellement, et ceux qu'on peut prévoir sur le court et le long terme, si on appelle cette maladie « la peste », on peut prendre un autre nom, mais c'est une maladie grave, est-ce qu'on va travailler à mettre sur pied une « peste à visage humain », une « autre peste », une « bonne peste », une « peste alternative » ? C'est un peu ça qui est sous-jacent, dans cet essai de régler finalement la confusion qu'il y a eu autour de ce terme de développement. Ce n'est pas seulement confusion autour d'un terme. Les mots ont un pouvoir, ils nous font regarder la réalité d'un certain point de vue et nous font agir. Je crois que c'est une question importante qui nous fait nous réunir aujourd'hui.

## > « Développement » : les mots qui font croire

François Brune (Professeur et essayiste)

Je vais commencer par une bonne nouvelle : tout ce que j'ai à dire a pratiquement été dit par Serge Latouche, Gilbert Rist et Marie-Dominique Perrot. Par conséquent, vous pouvez m'écouter en faisant soit une légère sieste, soit en vous contentant d'une écoute flottante, laquelle d'ailleurs permettra à ce que je vais dire de pénétrer encore plus profondément dans vos cerveaux, puisque vous serez sous une forme d'hypnose inconsciente. Je vais donc répéter beaucoup, simplement j'apporterai quelques petites nuances, en raison naturellement de mon propre rapport au développement, depuis 35 ans que j'ai une mauvaise conscience par rapport à ce problème. Disons deux mots de la nomination. En fait, c'est le problème, la nomination, avec le gros pouvoir qu'a l'être humain de se référer à la réalité, de faire croire que les mots sont transparents à la réalité, et nous le croyons tous, de se servir des mots pour feutrer la réalité ou pour donner le sentiment qu'il y a réalité, là où il n'y en a pas. C'est le grand pouvoir du langage. Bien entendu, le seul moyen de s'en défendre, ce n'est pas d'imaginer un langage qui serait vrai, ou qui serait neutre, cela n'existe pas, mais simplement des discours qui disent autant que faire se peut quels sont leurs présupposés, qui précisent d'où parle celui qui les énonce. Ce qui fait que le petit commentaire que je vais faire sur un certain nombre d'expressions comme « généreux donateur »,

développement, développement durable, charity-business, va s'efforcer de les lier effectivement à mon propre vécu, comme l'on dit.

- **Généreux donateur** : voilà 35 ans environ que je suis un généreux donateur, et je n'arrive toujours pas à m'habituer à cette expression. Ma conscience, à l'origine, était qu'il fallait aider le Tiers-monde. A l'origine, c'était vers 1965, je ne pensais pas être un donateur. J'avais le sentiment qu'il fallait « donner », pour trois raisons. La première, c'est que je suis fils de paysan, d'agriculteur, et donc les réalités du Tiers-monde, et rurales notamment, m'étaient très sensibles. La deuxième raison c'est que j'appartiens à l'histoire d'une puissance coloniale et que j'estimais par conséquent que toutes les richesses que l'empire français avait pompées dans son empire colonial méritaient une restitution et qu'il fallait que je rende. La troisième est plutôt morale et sera tirée d'une phrase d'un certain Père de l'Eglise, Grégoire, je ne sais plus lequel, puisqu'il y en a deux, qui dit en substance : « si ton voisin va nu-pieds, et que tu as une deuxième paire de sandales, tu ne dois pas la lui donner, tu dois la lui rendre ». C'est une question très intéressante, puisque là, ce n'est pas la question de don, mais de fraternité, de solidarité élémentaire de l'espèce humaine, qui laisse entière la question de savoir si la deuxième paire de sandales est le fruit d'un développement industriel ou simplement le résultat de quelque chose d'artisanal. Je vous laisse choisir.

Bien entendu, à partir de ça, quand je vois toutes les campagnes humanitaires qui sont faites pour nous émouvoir dans le sens du poil de la bonne conscience, notamment avant les fêtes-foires de la fin d'année, je vous avoue que je suis pris d'un certain malaise. Tout à l'heure encore, je voyais une affiche « En Sierra-Leone, l'espérance de vie est de 38 ans. Vous avez 78 ans pour réfléchir avec le C.C.F.D. contre les injustices ». Mais en fait, quand je vois ça, j'ai encore tendance à craquer, ce qui fait que je ne suis pas venu ici simplement pour faire un diagnostic mais à la limite, pour me présenter comme moi-même symptôme de cette maladie de la sollicitude penchée sur le « Tiers-monde ». Et je voudrais citer Serge Latouche qui dit : « le néo-colonialisme avec l'assistance technique et le don humanitaire a fait sans doute beaucoup plus pour la déculturation que la colonisation brutale ». D'où, effectivement, l'état de doute et de scepticisme dans lequel je suis, et puis quelque part aussi une sorte d'immense regret, car je me dis, quand même, depuis 37 ans que j'envoie des fonds si j'ose dire « perdus » dans des O.N.G., je me dis que j'aurais pu quand même m'offrir des choses pas mal avec tout ça !

Deuxième mot intéressant, le mot **développement**. Je vais raconter mon rapport au développement. Bien sur, j'y ai cru. J'ai rejoint à une certaine époque de ma vie le mouvement Frère des Hommes. C'était l'époque où on était passé par toutes les expressions dont on parle, sous-développés, pays en voie de développement etc., et à Frère des Hommes, il y avait un langage un peu particulier, parce qu'on parlait de « réalisations

locales », « travail au ras du sol », « travail en partenariat » avec les responsables locaux, et puis même à la fin, dans les années 80, on a parlé d'un développement local. Ce langage me semblait déjà beaucoup moins de type charité penchée et méprisante, et je me disais quand même que vacciner des malades, creuser des puits, aider à cultiver pouvait être considéré comme des formes d'aide valables. Le problème, bien entendu, c'est que sur tout cela était plaqué le mot développement et donc que ces micro-réalisations servaient un peu d'alibi à ce qui a été décrit comme développement ce matin dans son côté négatif.

Il faut dire que le terme de développement m'a toujours gêné, avec un certain nombre d'autres mots qui lui ressemblent : « essor », « croissance » des jeunes nations, « éveil » de la Chine, « rattrapage » par les japonais du modèle européen, pays « émergents », tous ces termes qui appartiennent à un imaginaire de l'enfance biologique, psychologique, technico-socio-culturelle que représenteraient l'ensemble des pays du Sud par rapport aux pays dits « avancés » que nous nous flattons d'être.

Donc c'est à travers ceci que le mot développement m'a paru aussi très problématique, car cet imaginaire, naturellement, est un imaginaire qui, tout en ayant l'air de se pencher avec miséricorde sur ces pauvres non développés ou en voie de développement, est une forme de mépris : ils sont « en retard ».

Ce qui me paraît aussi intéressant, c'est de voir, et je l'ai ressenti, que la France aussi est considérée dans certains pays comme, finalement, une annexe de ce Tiers-monde « en retard ». Vous avez pu voir dans les journaux, un peu partout, combien de fois on célèbre, déplore, que la France soit une France « en retard ». J'ai même vu « en retard au niveau des investissements publicitaires » ! D'une certaine façon, il est intéressant de se sentir en retard avec certains pays considérés comme non encore évolués, et il m'est arrivé moi-même dans mon combat contre la Pub, d'être jugé archaïque, passéiste, avec une délectation intérieure que je ne vous cacherai pas. Vous noterez aussi, effectivement, que c'est la fameuse idéologie du Progrès qui est derrière ce mot développement. Idéologie du progrès qui est reprise par les politiques qui s'accusent mutuellement de s'être trompés d'époque, de siècle etc. Que cette image de l'arriération qui est projetée finalement sur tous nos frères civilisés est aussi dans la suite logique du mépris du citadin pour le paysan. Il m'est arrivé de faire une étude sur l'image du paysan dans la littérature française, et je me suis aperçu finalement que il y a là quelque chose, non pas éternel, mais presque intemporel, que l'habitant de la cité, le « civilisé », étymologiquement, a toujours vis-à-vis de celui qui est resté dans le monde rural, le « paysan », une sorte de relation ambivalente, à la fois de nostalgie « Ah ! Cette époque où nous étions liés à la nature, heureux en train de faire les foins ! » comme le disait Madame de Sévigné, et puis cette relation de mépris « nous qui sommes de la ville, nous sommes

au dessus de ces bouseux, qui sont restés dans la glaise, dans la glèbe ».

Ça, c'est intéressant de savoir, effectivement, que sous cet imaginaire du développement il y a cette idéologie là. Naturellement je suis obligé de parler du **Développement durable** et quand on voit effectivement ce besoin qu'éprouve un certain nombre de ces civilisés qui habitent la ville, vis-à-vis des gens du Tiers-monde, des paysans, on se demande si le développement durable n'est pas le meilleur moyen, finalement, de maintenir en arriération ceux qu'on continue de développer, à l'inverse. D'où le problème, en effet, que pose la « décroissance soutenable » dont on a parlé aussi, et dans laquelle effectivement, un certain nombre de personnes de bonne foi voient une solution globale à la fois pour le Tiers-monde et pour l'Occident. Or, j'ai trouvé une définition qui permet d'être acceptable dans un article : le développement durable serait ce qui permet de répondre aux besoins des générations futures sans pour autant mettre en péril la capacité des générations futures à répondre à leurs propres besoins.

Voilà encore une phrase sur laquelle tout le monde est d'accord, sauf que le problème qui est posé est celui du besoin. Pierre Rhabbi disait : « est-ce que finalement, on en viendra à trouver un jour normal le besoin d'avoir un avion privé ? » On s'aperçoit, en fait, quand on réfléchit sur la notion de besoin que énormément de choses qui nous paraissent des besoins, en fait, sont le fruit du désir, ou plus exactement, sont ressentis comme besoin parce que d'autres en ont l'air satisfaits. Il y a une rivalité mimétique dans l'émergence du besoin. D'où, dès qu'on parle de Développement durable et de générations qui ont des besoins, cette question : mais quels sont donc les besoins fondamentaux ? Et dès qu'on pose cette question-là, et dans laquelle on dit qu'il faut que les générations futures, y compris de nos sociétés, puissent répondre à leurs besoins, on est conduit à se demander : mais quelle est la nature de notre société ? Or, notre société est une société de consommation, par définition c'est une société de « surconsommation ». On n'y cultive pas simplement le besoin, on y cultive le besoin de besoin, pas simplement l'envie des objets mais l'envie d'envies -Il y a des publicités qui disent « donnez-moi des envies »- car finalement, on ne peut plus se sentir exister sans être porté par des nouvelles envies, de nouveaux besoins. Alors, il est évident que le concept de développement durable dans une société de consommation n'a pas de sens, puisqu'il est nécessaire que ce soit un développement fondé sur une croissance, selon un cycle perpétuel. Puisque je parle de développement, je parle de toutes ses expressions, et je ne suis pas tout à fait satisfait par l'expression « après-développement », car, vu de l'extérieur, ça laisse penser que ça y est, une grande partie de la marche de l'humanité est faite. Le développement est là, et maintenant on va continuer ! Donc, c'est quand même quelque chose d'ambigu parce que ça reprend effectivement le mot développement, et après-développement ne veut pas dire que le développement est fini, mais qu'on va le poursuivre par

d'autres moyens, comme dit ce matin. Nous sommes dans une société dans laquelle nous pensons tous –c'est le schéma- que nous sommes en évolution perpétuelle, une évolution supposée être un progrès, par conséquent, de ce point de vue-là, le terme « après-développement » est une expression qui me pose des problèmes. Il me semble qu'on ferait mieux de prendre comme ambition ou schéma « vivre ensemble sur terre, dans toutes les dimensions humaines ».

Dans le sillage de cette expression Développement durable que Serge Latouche interprète comme un oxymore, c'est-à-dire alliance de termes contradictoires, il y en a deux autres : commerce équitable et consommation solidaire.

Je vais reprendre ce qui a été dit : une consommation solidaire, dans une société de consommation, ça n'a aucun sens, puisque la consommation est un des moyens –en dehors du fait de consommer- de manifester aux autres qu'on leur est supérieur, par la nature de nos consommations. La consommation, c'est une manière de se signifier par la consommation. Par conséquent, l'idée de consommation solidaire dans une société de consommation n'a pas de sens. Par définition, la consommation est un acte individualiste par lequel on essaie de se poser comme supérieur aux autres, par la nature de ses consommations. « Comment ? Tu n'as pas encore Internet ? »

Le commerce équitable, c'est pareil. Dans notre société, peut-être pas en général, le commerce équitable est une contradiction dans les termes puisque un « bon » commerce, c'est un commerce qui fructifie d'une part en plumant le client, d'autre part en tondant le fournisseur –voyez comment fonctionnent les grandes surfaces- donc un commerce équitable ne serait pas un commerce florissant. Un « bon » commerce doit être inéquitable.

Vaincre la pauvreté –je suis désolé, je suis obligé d'en reparler. Nous avons besoin d'abstractions pour couvrir un certain nombre de réalités. La « pauvreté » est une abstraction, une abstraction pratique. Mais toutes les abstractions ont tendance à devenir des idées platoniciennes, c'est-à-dire qu'elles se dressent comme étant des concepts intemporels. A partir de ce moment-là, une expression comme « vaincre la pauvreté » est suspecte, parce qu'elle fait de la pauvreté une essence éternelle, ce qui fait que de tous temps, et dans tous les pays, et éternellement, il y aura à « vaincre la pauvreté ». Pour qu'il y ait à vaincre la pauvreté, il faut qu'il continue à y avoir des pauvres. D'où, effectivement, il aurait été beaucoup plus judicieux de dire « vaincre les riches », ou plus exact « vaincre le système qui produit des riches et des pauvres ». Même chose pour les riches, du reste, car quand on dit « les riches » ou « la richesse » on passe encore à des abstractions, et on croit en dénonçant quelques riches particulièrement scandaleux, qu'on a attaqué le système qui a fait que cette richesse a été possible. En ce qui concerne d'ailleurs le mot « pauvres » lui-même, c'est encore une abstraction puisque, quand on décrète de quelqu'un qu'il est pauvre, on choisit de le regarder sous

l'angle de la pauvreté, on le réduit à cette apparence de la Pauvreté qu'il a, qui peut du reste être une pauvreté choisie. Mais en général, dans le monde actuel, regarder quelqu'un comme pauvre, démuné, mal nourri, mal nutri, c'est le réduire humainement à cette catégorie avec laquelle on l'a défini. Je vais vous donner un exemple qui date d'un certain nombre d'années de ce qu'est une vision misérabiliste. Voilà l'affiche de l'UNICEF de 1982 que j'avais commentée dans un de mes bouquins, où l'on voit effectivement un alignement d'enfants mal nourris qui tendent les mains. Affiche très intéressante, en effet, car on voit, elle montre ce qu'est la lutte contre la pauvreté : c'est-à-dire qu'on va émouvoir en vous un sentiment vous portant à la commisération, et naturellement à l'aumône, au lieu de montrer toutes les richesses, toutes les capacités de bonheur, toutes les virtualités, les dimensions spirituelles que peuvent receler ces enfants qu'on vous montre, mais on les a enfermés là dedans. D'ailleurs, on pourrait parler aussi d'expressions comme « les moins favorisés », « les plus démunis », toutes ces expressions finalement qui sont abstraites, qui couvrent et enferment, au lieu de révéler les personnes dans leur complexité. Je vais dire un mot de « **Charity Business** », expression qui m'a scandalisé, qui vous a tous scandalisés. Ce qui est embêtant, c'est que, en dehors de cette expression, la pratique continue d'être cela. Les techniques du marketing appliquées à la compassion, à la solidarité humaine, aux campagnes humanitaires est une des choses qui me paraissent scandaleuses car on emploie naturellement dans ces techniques, une idéologie qui a été produite par des marchands. Il s'agit de vendre des signes, des images, des objets, au prétexte d'émouvoir un certain nombre de personnes. C'est-à-dire, en fait, on se sert d'une démarche intéressée pour produire des actions désintéressées, et faire en sorte que les gens aient une certaine compassion vis-à-vis des inégalités mondiales. Je pense que les techniques du marketing appliquées aux campagnes humanitaires sont essentiellement une légitimation de la publicité, et à travers la publicité, de l'ordre de la consommation et de la surconsommation qui cultive un individu hédoniste et donc centré sur lui-même. C'est donc l'exemple d'un certain nombre de moyens portant eux-mêmes une fin contraire à celle au nom de laquelle on les emploie.

Un autre exemple de phrase, de Médecins du Monde, très intéressante, c'est ce slogan : « nous luttons contre toutes les maladies –donc, appel à la compassion- même l'injustice ». C'est typique de la démarche du marketing humanitaire. On vient de mettre l'injustice dans la catégorie « maladie », c'est-à-dire appelant à une pitié, et non pas une analyse.

Les techniques utilisées par les campagnes humanitaires sont assez révélatrices de ce refus d'analyser le système, et simplement de cultiver chez les gens une attitude penchée.

Je vous donne un autre exemple, qui m'a relativement choqué. C'est ce qu'a imaginé de mettre en œuvre le C.C.F.D., sous le nom de « Placement humanitaire ». Je ne sais pas si

vous avez entendu parler de ça. Ces placements sont très intéressants puisque le donateur place son argent dans une société supposée rentable et honnête et saine. La moitié du rendement de ce placement va au Tiers-monde, et l'autre revient, non pas au donateur, mais au prêteur. Je trouve ça extraordinaire le Placement humanitaire, parce que ça permet de concilier le cœur à gauche et le portefeuille à droite, bien sûr, mais surtout ça permet de justifier la pratique du placement par l'éthique du don. Voilà encore un oxymore -Placement humanitaire- qui est dans la lignée de tous ces mots qui couvrent des réalités qui devraient nous indigner, qui m'indignent, moi, et qui relèvent tout à fait de cette attitude classique du paternalisme capitaliste. Il s'agit d'avoir des pauvres, pour se sentir riche, et je crois, au-delà de tout ce qu'on pourrait dire du développement et de l'idée de pénurie etc., je me demande –c'est mon hypothèse- si l'attitude globale plus ou moins consciente de l'Occident vis-à-vis du Tiers-monde n'est pas à la fois de le rendre semblable à lui-même pour se conforter dans son modèle mais de le rendre semblable à lui-même en arrière, pour avoir l'air supérieur.

Je crois que cette mythologie, ce langage employé au nom soit du développement, soit de l'urgence humanitaire, montre que nous voulons voir les autres finalement à notre image, par charité ethnocentriste, mais en retard, par besoin de supériorité. Nous avons besoin de pauvres, et durablement.

## > Pour une rupture avec le paradigme du développement

George Lonesomebody (Africain, Guadeloupe)

Un petit rectificatif par rapport à ce qu'a dit Marie Dominique Perrot : je ne suis pas un martiniquais, je suis un africain, rien qu'un africain. Ne me demandez pas de quelle nationalité, je ne vous le dirai pas, je n'en ai pas. Je suis un africain qui vit aux Antilles, et singulièrement en Guadeloupe. Je vais essayer de tenir mon propos qui est intitulé « Pour une rupture avec le paradigme du développement » et je vais aborder la question par un petit bout en regardant, après quelques considérations, le dernier-né de ce paradigme, le « développement local ». Après la crise des années 30, et les expériences nazies et fascistes qui semèrent le doute sur les vertus du capitalisme et la mission civilisatrice de l'Occident, le paradigme du développement s'est insidieusement constitué comme la construction idéologique, c'est-à-dire la vérité naturelle et universelle la mieux inscrite dans les représentations, notamment des classes moyennes et des élites, tant au Nord qu'au Sud. Depuis les lendemains de la Deuxième Guerre mondiale, chez les populations des anciennes colonies, si on peut recenser au jour d'aujourd'hui, singulièrement en milieu rural, de larges classes et couches sociales non acquises à la croyance du développement, les

systèmes scolaires post-coloniaux, les médias, les églises, et plus généralement les habitus mimétistes des groupes sociaux dominants, les espaces urbains, ont travaillé à ériger parfois mieux qu'en Occident, le développement en certitude voire en dogme auquel on ne saurait toucher sans le risque de subir l'opprobre de celui qui recommande aux siens de retourner à l'âge de pierre ou du cache-sexe, à la sauvagerie. Il suffit pour s'en convaincre de voir le succès, l'admiration dont jouissent auprès de ceux qui se donnent pour les « élites intellectuelles », c'est ainsi qu'ils se nomment, et des gouvernants de ces nouveaux États-nations, certains ouvrages dont l'éthnocentrisme caricatural devrait en interpellé plus d'un. Je fais une parenthèse pour dire qu'à propos d'éthnocentrisme, et le mot va revenir souvent dans mon propos, Marie-Dominique Perrot a longtemps été, bien avant que je ne la rencontre ici hier, mon argument scientifique imbattable, que j'agitais à chaque fois que je me faisais refouler lorsque j'évoquais ce concept. Donc, je lui dois ce concept, et je voulais le dire. Les critiques de cette protubérance des théories de la croissance et du processus d'expansion de l'économie salariale qui s'affichait comme modèle universel, n'ont toutefois pas fait défaut. L'on connaît assez les travaux des courants réformistes, des structuralistes sud-américains, ou encore ceux se réclamant du marxisme, pour qu'on n'ait pas à s'y attarder longtemps. S'agissant singulièrement des courants qui se réclament de l'œuvre de Marx, il est vrai qu'ils ont souvent mis à jour le caractère euro-centriste des concepts et stratégies du développement. Ces critiques sont d'ailleurs à l'origine des propositions d'autres modèles qui s'appellent, quelqu'un citait Sachs tout à l'heure, « autocrates », ailleurs c'est « endogènes » etc., il n'en demeure pas moins toutefois que l'insuffisance ou l'absence de la critique de l'évolutionnisme social présent dans l'œuvre de Marx n'ont pas favorisé la nécessaire mise en cause du paradigme lui-même. Aussi, sans nier la contribution irremplaçable de ces courants, on peut avancer qu'il revient à des auteurs comme François Partant, Serge Latouche, Fabrizio Sabelli, Gilbert Rist, etc., d'interroger le paradigme et de mettre à jour ses fondements idéologiques, sa non-pertinence comme concept, et à terme, d'inviter impérativement à en faire l'accusation. C'est dans cette dernière perspective que veulent s'inscrire les réflexions qui viennent ici. Nous retiendrons pour acquises les critiques théoriques et pratiques aux différents modèles de développement – primo exportateurs, modèle de développement par substitution aux importations, modèle des industrialisations, modèle de développement des industries industrialisantes, autocrates, etc.-. Notre contribution voudrait se consacrer plutôt à l'un des derniers habits du paradigme, c'est-à-dire le « développement local », qui est devenu, en France notamment, le nouveau credo que quelques spécialistes de l'aménagement du territoire, ou encore les collectivités locales ou encore les agents de développement et leurs brigades anti-exclusion, servent à toutes les sauces. A l'origine des ces derniers concepts, il y a les expériences

initiées dès la fin des années 60, expériences qui affichaient sans ambiguïté leur rupture avec les logiques salariales dominantes. Dans la première moitié des années 70, après la crise qui marque la fin des « Trente glorieuses », et le processus de délocalisation du capital productif, textile, chantiers navals, sidérurgie, automobile, charbon, etc., ces initiatives, réponse des salariés laissés pour compte des restructurations et autres redéploiements, se multiplient. En France, ces pratiques sociales nouvelles reçoivent l'adhésion de militants le plus souvent en marge des partis les plus conventionnels, on peut citer parmi ces militants, ceux du P.S.U., quelques militants qui ont claqué la porte du P.C., quelques anciens trotskystes, anciens maoïstes etc. Ces initiatives reçoivent aussi le soutien de quelques organisations syndicales, j'ai en mémoire la C.F.D.T., qui sont le plus souvent en faveur de l'autogestion. Ces initiatives seront désignées à l'époque, dans les années 60-70, sous le nom de mouvements alternatifs. C'est au lendemain de la victoire de la gauche en 81 et surtout dans les années qui suivent le vote de la loi de décentralisation de 1982 que le nouveau pouvoir politique, que beaucoup de ces anciens militants vont rallier, enfin ce nouveau pouvoir politique va tenter de récupérer ce mouvement alternatif, qui sera de plus en plus nommé sous le concept de développement local, pourquoi ? Parce que les politiques d'aménagement et de mises en valeur voudront désormais s'envisager au regard des territoires, des collectivités locales, de l'État décentralisé. Ceci explique d'ailleurs que nombre de ces théoriciens vont préférer au concept de développement local celui de développement territorial.

Dés lors, l'invention de nouveaux rapports de production, de répartition, d'échange, et au-delà de nouveaux rapports sociaux qui faisaient des pratiques du mouvement alternatif, des initiatives en rupture avec le process anthropophage et écophage de reproduction du salariat, devient secondaire. Parce que, je l'ai dit tout à l'heure, l'élément central, ce qui est au centre du développement local, du développement territorial, c'est le nouveau territoire, celui de la collectivité locale, qu'elle soit une commune, une communauté de communes, un département, une religion, ou encore ce qu'on appelle un pays. Et c'est précisément le fossé qui sépare les pratiques sociales du mouvement alternatif, celui des années 60-70, et celles qu'on conceptualise aujourd'hui sous l'appellation développement local, c'est ce fossé que cette communication voudrait tenter de montrer du doigt.

Notre propos va s'organiser autour de deux axes. Dans un premier temps, nous proposerons ce qui nous semble constituer aujourd'hui les acquis de la critique théorique du paradigme du développement, puis nous tenterons de montrer en quoi les politiques territorialistes et le concept de développement local qui sert à le désigner, participent pour l'essentiel des mêmes représentations anthropocentristes, évolutionnistes et ne constituent donc pas une rupture avec le paradigme du développement. Il revient de mon point de vue

à Gilbert Rist – vous m’excuserez de lui faire de la Pub - d’avoir débusqué dans l’ouvrage de synthèse « le Développement, histoire d’une croyance occidentale », l’essence rigoureusement idéologique du paradigme du développement qui prendra après le discours du Président Truman, en janvier 1949, le relais des clichés de l’époque coloniale, « civilisés », « barbares », « peuples métropolitains », « peuples coloniaux » etc.

Des nombreux mérites de l’ouvrage de Gilbert Rist, nous retiendrons pour notre propos d’abord la mise à jour de la naturalisation de l’histoire à laquelle aboutit la métaphore ou encore le transfert des concepts de croissance et de développement des sciences naturelles, singulièrement de la biologie, vers l’économie politique, la sociologie, les sciences politiques. Ici, pour ceux qui n’ont pas lu l’ouvrage, je résume rapidement : aucune difficulté d’évaluer le processus de croissance ou de développement d’une plante, d’un végétal, aucune difficulté d’évaluer, de mesurer le processus de croissance d’un bébé, d’un enfant. J’ai eu le temps d’amener plusieurs fois mon gosse, mes enfants chez le pédiatre. J’ai vu le pédiatre le faire : la taille, le poids, le tour du crâne, du thorax, il ajoute à ces mesures certains gestes au niveau du genou, etc., puis la lampe qu’il fait circuler pour voir si l’enfant... etc. C’est autant de gestes qui permettent au pédiatre d’évaluer, considérant l’enfant comme un organisme biologique, d’évaluer sa croissance et au-delà de la croissance des organes le développement de ces organes. Mais une fois que je sors de là, je pose souvent la question à mes amis « quel a été le développement de votre couple, Madame, depuis... ». Si quelqu’un réussit à répondre à la question, si quelqu’un réussit à nous dire quel a été le développement de son couple, ou de son amitié avec untel, alors je lui tire mon chapeau, je ne sais pas répondre à la question. Naturellement, si je vous demande quel a été le développement de votre famille, vous allez compter le nombre d’enfants qui sont arrivés depuis la dernière fois, vous allez me dire on est passés de quatre à cinq, de deux à trois, nous parlons de croissance numérique, quantitative, mais quant à la qualité ? Est-ce que les flux et les reflux qui sont quotidiens dans le couple participent de ce que vous auriez appelé le développement ? J’en connais des couples qui sont séparés et qui continuent de vivre très fort des choses, mais enfin passons. Si vous réussissez à me dire quel est le développement de votre couple alors je vous tire mon chapeau. Deuxième mérite de l’ouvrage de Rist, c’est la parenté qu’il révèle entre la conception de l’Histoire chez Saint Augustin et le concept du progrès technique, du progrès sans fin chez les Modernes. C’est lumineux. Quand vous avez lu ça, il n’y a plus rien à dire. Et puis aussi, troisième mérite, pas le dernier, les fondements anthropocentristes, évolutionnistes et européocentristes des discours développementistes qui viennent confirmer un autre sociologue que j’aime bien, Monsieur Alain Caillé, qui le démontrait dans un article d’une production de l’UNESCO, qui s’appelle « deux mythes

modernes : la rareté et la rationalité économique ».

A propos de ce dernier point, je voudrais rappeler l’intérêt qu’il y a à relire Léon Walras, un des fondateurs de l’école marginaliste, qui a le mérite d’établir une chaîne riche de sens, entre ce qu’il appelle la rareté qui est le fondement de l’économie, l’appropriation privée, l’échange marchand et la nécessité de la production industrielle qui est chez lui la réalisation concrète de l’unité de la recherche scientifique et de l’innovation technique et donc le moyen le plus rationnel et le plus efficace de la lutte de l’Homo Economicus contre la rareté. Au regard de ces différentes contributions, ce qu’on va retenir ici, c’est que à quelque courant théorique qu’ils appartiennent, on retrouve chez les fondateurs des théories du développement ainsi que chez leurs critiques marxistes ou socio démocrates, le même rôle attendu de l’industrialisation, des processus de production, à savoir le rôle de vecteurs ou de moteurs, c’est selon, le rôle de vecteur essentiel de la croissance économique et donc du développement et au-delà du développement du progrès et de la modernité. On connaît assez bien les conséquences sociales et environnementales dramatiques de ce culte de l’industrialisation et des politiques de développement qui l’ont suivie, les conséquences sociales et environnementales, en Afrique subsaharienne notamment. Il en est de même des modèles d’industrialisation retenus en Amérique Centrale et du Sud. Le modèle des industries industrialisantes pour l’Algérie a produit les résultats très douloureux que nous connaissons encore aujourd’hui. Au-delà du Tiers-monde, il faut peut-être rappeler combien le mythe était partagé, il faut dire rapidement que le modèle soviétique, celui du socialisme réel, celui-là ne s’est pas construit en dehors de la même croyance en l’industrialisation, alliage sacré de la Science et de la Technique comme fondateurs du progrès et de la modernité. Si dans les métropoles Ouest-européennes ou Nord-américaines ou japonaises, la reproduction du capitalisme représente une période de croissances et de crise, sans jamais entamer la conviction de ses adeptes quant à l’irréversibilité du Développement, partout ailleurs, l’échec des stratégies de développement est plutôt ce qui domine. Et l’échec des stratégies de développement a été à l’origine de ce qu’on a observé chez les communautés villageoises qui ont choisi de prendre leurs distances vis-à-vis des politiques des États néo-coloniaux et des exigences des organismes internationaux. Je ne développerai pas, je rappellerai simplement cette expérience qu’un expert du CNUD nous avait raconté en 77 déjà, dans un séminaire de Monsieur Judet. C’est l’histoire d’experts du CNUD qui sont allés au Congo Brazzaville initier des paysans au labour attelé pour la production du tabac d’un côté et pour la production vivrière de l’autre. Il paraît que les paysans sont allergiques au progrès, mais non, les experts ont constaté que ces paysans, une fois qu’ils ont compris que le labour attelé pouvait les soulager de certains travaux pénibles, ils ont dit « banco ». Ils se sont mis au labour attelé, ils ont acheté les charrues. Bon. Mais ils se



sont rendus vite compte que les dettes accumulées pour se procurer ces choses, pour la livraison au marché de Brazzaville, etc., ne leur permettaient pas de s'y retrouver. Sans compter que la SEITA les attachait avec la production du tabac, parce que le tabac ne nourrit pas son paysan ! Alors, à la surprise des experts, et sans crier gare, les paysans ont abandonné la charrue.

Dans les métropoles industrielles, on disait que l'après-guerre a été ce que les théoriciens de la régulation ont appelé la période d'accumulation intensive du capital, la régulation fordiste et néo-keynésienne, pour raccourcir, la période des vaches grasses, qui contrastait par rapport aux périodes antérieures, celle des vaches maigres. C'est la période de la consommation de masse, comme on dit, ce modèle d'accumulation entretenu qui a entretenu l'illusion du Progrès sans bornes, sans limites. Les métropoles européennes sont venues à la société de consommation plus tardivement que les États-Unis qui ont connu cette période dans les années 20. Seulement c'est au cours de cette période même des Trente Glorieuses qu'en Occident, chez nous ici en Europe occidentale, certains groupes –c'étaient des ouvriers mis à la porte, c'étaient des paysans qui se retrouvaient expropriés ou en passe de l'être, et c'étaient aussi des intellectuels qui ne se satisfaisaient pas de cette société d'opulence –c'est en réaction contre cette société de consommation, que les premières initiatives qui vont participer au mouvement alternatif naissent. Je ne livre pas d'exemples, il sont nombreux, même s'il faut regretter que nous n'ayons pas de monographies précises sur ces mouvements qui ont couru vers le milieu des années 60, début 70.

Puis est venue, comme je disais tout à l'heure, la gauche au pouvoir : la malencontre est arrivée. La gauche au pouvoir est arrivée et certains ont rejoint les rangs et, décentralisation oblige, on a commencé à gommer ces initiatives qui viennent –moi, je ne dirai pas de la « société civile » car tous les étrangers, tous les non citoyens qui participaient à ce mouvement, si je dis « société civile », « mouvement citoyen », ils risquent de ne pas s'y retrouver. Dans les quartiers de Paris, moi j'ai participé à des opérations comme ça dans le douzième arrondissement, c'étaient les habitants qui agissaient. Le mouvement alternatif, c'était le fait des habitants, qui ne demandaient pas s'il y avait un maire, s'il y avait un conseiller général, un conseiller régional. Ils faisaient, ils inventaient leur espace de vie. Ils inventaient dans la cité, en marge de l'économie dominante, de la société dominante, ils inventaient des nouvelles manières de faire. Je peux donner tout à l'heure, si j'ai le temps, des exemples à Montrouge etc., à la périphérie de Paris. Mais enfin, les autres sont arrivés et ils ont dit « désormais, ça va s'appeler développement local ». Ils ont dit le développement local, et le développement local c'est désormais sous la conduite de messieurs les élus. Bref, le concept de développement local, qu'on nous sert à toutes les sauces aujourd'hui, c'est un concept dont il faut prendre ses

distances, parce qu'il récupère les inventions des habitants pour les réinsérer, ou pour utiliser un mot de Serge Latouche, pour les réenchasser dans l'ancien, l'ancien dont nous devons apprendre à nous méfier. Merci

## > Le développement : habits neufs ou tenue de camouflage ?

Gilbert Rist (IUED, Genève)

Je suis un peu comme François Brune, tout à l'heure, c'est-à-dire que je n'ai plus grand chose à dire après tout ce qu'on a déjà dit depuis hier. Je n'aimerais pas me répéter, d'autant plus que j'avais préparé pour cet atelier un petit texte que j'ai partiellement utilisé ce matin, parce qu'on m'a téléphoné pour me dire qu'il fallait que j'intervienne aussi ce matin. C'est fait un peu, comme dit Serge Latouche, c'est une micro organisation avec une organisation qui parfois se fait de façon très informelle. Donc, je ne veux pas faire un très long exposé, juste me tenir au thème de cet atelier sur les habits neufs du développement. C'est-à-dire que j'ai dit ce matin, pour moi, le développement était mort, qu'il avait été remplacé par la mondialisation, mais qu'effectivement, il y a encore beaucoup de gens qui y croient, et il y a toutes sortes de moyens qui sont mis en œuvre pour qu'on continue à y croire. Serge Latouche l'a aussi répété ce matin. Il a été frappé de voir qu'à Porto Alegre, la critique du développement comme telle était probablement encore un peu dans l'enfance, et je dirais que, même ici, dans cette salle, et dans la grande salle ce matin, il y a encore beaucoup de croyants du développement. Par conséquent, peut-être que j'ai tort de penser que le développement est terminé.

Je voudrais simplement essayer de montrer quelles étaient les astuces, les moyens par lesquels on essayait de maintenir en vie ce développement qui est, j'allais dire j'espère, un peu moribond.

Première remarque, mais je répète là ce que j'ai dit ce matin –mais on peut y revenir si vous voulez dans la discussion- je crois qu'une des raisons pour lesquelles le développement se survit à lui-même d'une certaine manière, c'est parce que il participe d'une croyance, d'un imaginaire, comme dit Serge Latouche, et que la croyance au développement comme toutes les croyances est nécessairement « auto-immunisée » c'est-à-dire que la croyance ne peut pas être, comment dire, combattue. On ne peut pas devenir incroyant, simplement parce que on vous propose des preuves irréfutables. Pour prendre un exemple proche de la société occidentale, en tout cas je ne dis pas forcément des uns et des autres ici, tout le monde serait probablement d'accord pour donner une définition minimale de ce que représente le christianisme, on pourrait dire c'est la religion de l'amour du prochain. Il y a eu, comme vous savez, beaucoup de guerres de religion entre les chrétiens d'une part

et aussi des croisades au nom du Dieu, et finalement, ce n'est pas ce qui a convaincu les gens que, finalement, le christianisme n'est pas forcément ce qu'il se prétend d'être.

Dans le développement, il se passe un peu la même chose, et finalement, même les échecs sont une façon de rebondir, comme on dit, pour utiliser encore un mot qui fait partie du jargon d'aujourd'hui. Il faut toujours « rebondir ». Donc, on rebondit et la phrase classique du rebondissement, c'est de dire qu'on va tirer les leçons des échecs du passé. Donc, à la fois, on reconnaît qu'il y a eu des échecs, et en même temps, on trouve que finalement c'est une bonne manière de continuer à faire ce qu'on avait fait, ce pourquoi on avait déjà échoué, et par conséquent, on va tirer les leçons du passé. Donc, même l'échec devient d'une certaine manière positif. Cela dit, je crois qu'un certain nombre de gens ont été quand même un peu échaudés, découragés, surtout dans les années 80, qui ont été considérées par beaucoup de gens comme la « décennie perdue » du développement. Cette espèce d'essoufflement de la notion de développement a dû être d'une certaine manière, compensé par toutes sortes d'artifices rhétoriques qui ont permis de faire survivre le développement, parce que effectivement, tant qu'on pense que le développement, c'est la vie, puisque tout se développe, les plantes, les animaux, nous-mêmes enfin etc., le développement, c'est la vie, donc on ne va pas laisser filer une notion aussi utile, finalement, aussi évidente d'une certaine manière, et qui est aussi légitime. Alors, il y a une première manière de sauver le développement, c'est d'en faire ce qu'on appelle –Marie-Dominique Perrot y a fait allusion dans son introduction- un « mot-valise », c'est-à-dire un mot « fourre-tout », un mot dans lequel on peut mettre tout et n'importe quoi. Et le développement, il était censé arriver, se produire, se réaliser par toutes sortes de moyens extraordinaires et contradictoires. Surtout, c'est-à-dire pour certains, le développement, allait être le résultat de l'aide publique au développement, donc, il fallait absolument que le budget des États des riches soit de plus en plus volumineux, pour pouvoir faire de l'aide au développement. Il y a au contraire, des gens qui ont dit « Trade, not aid », c'est le commerce qui va nous permettre de réaliser le développement, plutôt que l'aide au développement. Il y a des gens qui ont dit que les États devaient prendre en charge le développement et il y a d'autres qui disaient que, bien au contraire, le développement allait apparaître grâce au marché, grâce aux investissements privés, etc. Donc, il y a encore mille autres positions sans doute, mais je ne mentionne que les principales, pour dire que le simple fait que les tenants de ces diverses positions « aide publique, trade-not aid, Etat-marché » etc., débattent ensemble, d'une certaine manière, ça fait exister le problème, lui donne une certaine existence. Cela rappelle un peu les fameuses discussions byzantines, au moment où les turcs étaient en train de s'attaquer à ce qui s'appelait Constantinople, avant que ça devienne Byzance, et discutaient du sexe des Anges. C'était une question importante et

finalement le fait que tout le monde prenne la question au sérieux, fait que la question devient une question sérieuse et que véritablement cela justifie qu'on y passe du temps, même si aux portes de la ville, il y a quelque chose qui est peut-être sérieux, qui est en train de se passer. C'est ce qu'on pourrait appeler, comme on le disait tout à l'heure, l'effet rhétorique. C'est-à-dire : le fait de parler de quelque chose fait que cette chose se met à exister. Une deuxième manière d'entretenir la vie du développement, c'est d'essayer de retrouver le développement « authentique ». Il se passe dans le développement ce qui se passe dans tous les mouvements religieux, c'est-à-dire qu'il y a des moments où un certain nombre de gens, généralement des nouveaux venus, essaient de se faire une place au soleil dans le champ du développement, et par conséquent, proposent des réformes et comme le dit Bourdieu « cherchent à opposer aux dominants les principes mêmes au nom desquels ces derniers justifient leur domination ». Si vous voulez, il faut considérer le champ du développement, l'ensemble des gens qui jouent le jeu du développement. Il faut considérer ce champ de façon globale et se rendre compte que parmi les multiples acteurs qui sont en concurrence à l'intérieur de ce champ, tout le monde se bat pour avoir la possibilité et le droit de dire quelle est l'orthodoxie du champ, c'est-à-dire qui a raison, et qui peut dire ce qu'est le vrai développement. Alors, effectivement, si vous essayez de prendre les différentes organisations qui jouent dans le jeu du champ, ceux qui donnent le « la », qui font marcher la musique, c'est bien entendu celles qui sont les plus puissantes, c'est-à-dire la Banque Mondiale, le F.M.I. qui ont une certaine légitimité pour dire ce qu'est le développement, d'une part. Vous avez aussi des organisations internationales qui sont, j'allais dire payées pour ça, c'est à dire le programme des Nations Unies pour le développement, vous avez l'UNICEF, vous avez l'UNESCO, vous avez ensuite toutes les O.N.G. etc., et finalement, chacun essaie de faire croire à tous les autres que sa propre conception est la meilleure. Et tout ça, toutes ces petites luttes à l'intérieur du champ permettent d'entretenir l'enjeu qui est la définition même du développement. Donc, à l'intérieur du champ, je crois que c'est ça qui est important, tout le monde est d'accord sur l'objectif final. Simplement, tout le monde diverge sur la manière dont on va l'atteindre. Et par conséquent, ceux qui sont les « petits », ceux qui veulent faire des réformes disent, c'est, je dirais, la stratégie de l'authenticité, il faut revenir au « vrai » développement, nous on a le vrai développement, ce n'est pas le développement de ceux qui croient qu'ils ont raison, qui sont dans la Banque Mondiale ou ailleurs, mais nous, nous sommes près de la base. Alors il y a le développement à la base, le développement alternatif, il y a les gens qui sont « à l'écoute des sans voix », il y a l'« autre développement », il y a toutes sortes de manières d'essayer de recouvrer une certaine légitimité du discours, et toutes ces discussions, si vous voulez, à la recherche du « vrai »

développement anime le champ et font qu'on continue d'une certaine manière d'y croire, puisque tout le monde a un enjeu commun. Bien entendu, il reste parmi l'enjeu du champ le développement, sur lequel tout le monde est d'accord. Et ce développement sur lequel tout le monde est d'accord, il est, bien entendu aussi, toujours, toujours lié à la croissance. Et en discutant tout à l'heure avec certains d'entre-vous, de façon privée, dans la petite pause, on voyait bien que dans la situation française aujourd'hui, en période électorale, tous les candidats d'Arlette Laguiller à Jacques Chirac, proposent de relancer la croissance. Cela fait partie de tous les discours électoraux. Certains y vont à grands coups, enfin ils ne font pas dans la dentelle, j'entends Chirac qui a dit 3% l'année prochaine. Jospin est un petit peu plus réservé, parce qu'il a peut-être de bonnes raisons de l'être, mais en fait, peu importe. Aucun d'entre eux ne sauraient être élu sans tenir un discours dans lequel il promet de relancer la croissance, et cela fait partie des objectifs de tout le monde. Donc, ça fait partie de ces vérités indiscutables auxquelles personne n'échappe. Et je crois qu'il faut réfléchir là-dessus.

Il faut réfléchir aussi sur autre chose. C'est que quand on parle de ça, quand on parle de croissance ou quand on parle de décroissance, il faut aussi essayer de comprendre comment cette croissance est calculée, et là, j'avoue que les économistes pour moi sont complètement déroutants. Ils sont peut-être déroutés eux aussi. J'entends leur manière de calculer la croissance, c'est-à-dire le Produit Intérieur Brut, amalgame des choses positives et des choses négatives, sans aucune espèce de vergogne. C'est incroyable, on a toujours appris à l'école qu'on ne pouvait pas additionner des pommes et des poires, sauf si on crée la catégorie fruits. A ce moment-là, on fait de la mathématique des ensembles. Mais enfin, dans le PIB, on mélange à la fois des choses qui sont effectivement positives –la production de pommes de terre de la France pendant l'année écoulée, qui vont être consommées- mais aussi des choses négatives, qui, si bien que plus vous faites des accidents de voiture, plus vous donnez de travail aux carrossiers et aux médecins, et plus le PIB augmente. Donc, si vous voulez que les prophéties des gens qui sont élus à la présidence de la République, dans quelques semaines, se réalisent, il faut absolument multiplier les carambolages. Il n'est pas très sérieux de dire de telles choses, mais je pense que chaque fois qu'on parle de ce mot de croissance, ou de décroissance, le dialogue est nécessairement piégé, parce que la notion sur laquelle on travaille est elle-même une notion qui n'a pas de contenu, qui n'a pas de véritable sens. C'est-à-dire que si on avait un indicateur de bien être qui tienne compte à la fois de ce qu'on produit de positif –parce que je ne suis pas en train de dire qu'il faut nécessairement supprimer la production de toutes les voitures, ou nécessairement supprimer la production de tous les ordinateurs –après tout, Internet, comme disait quelqu'un ce matin, c'est bien utile- mais qu'on mette véritablement dans l'indice du bien-être les choses qui sont positives, et qu'on

soustraie de ces choses positives les effets de la pollution, les dégâts de l'environnement, les voitures qui finissent par rouiller dans les décharges et qui polluent, et qui ont pollué pendant le temps de leur vie, en consommation –je ne sais pas combien-d'essence etc. Donc, nous faisons la critique de la croissance dans cette assemblée, mais je crois qu'il faut être très attentif au fait que le mot croissance, tel que les économistes l'ont construit est un amalgame « fous-y tout », excusez-moi l'expression, une espèce de valise qui ne permet pas d'avoir une discussion sereine sur ce que l'on veut faire. Alors, quand on dit « nous sommes pour la croissance », ou « nous sommes pour la décroissance », ça ne veut rien dire. Il faut dire la croissance de quoi, pour qui, et tenir compte aussi du fait que chaque fois qu'on produit quelque chose, on détruit aussi quelque chose, parce que chaque fois que vous produisez un kilomètre de déplacement avec votre voiture, vous avez détruit « x » centilitres d'essence que plus personne ne retrouvera jamais, et vous avez contribué à l'effet de serre qui nous menace tous. Donc, si vous voulez tout ce débat autour du « vrai » développement entretient la croyance qu'il peut y avoir quelqu'un, une fois, qui va trouver le truc pour définir le « vrai » développement.

L'autre, la troisième, je ne sais plus, enfin le point suivant, on en a aussi beaucoup parlé, c'est le style de l'oxymore. Pour ceux qui n'ont pas fait de grec, c'est un mot grec composé lui-même de deux mots : le premier « -oxy », ou « -oxu », veut dire aigu, tranchant, « sharp » en anglais. On peut dire un objet tranchant, contondant, on peut dire une intelligence tranchante. Et « moron » qui veut dire « émoussé » ou au sens métaphorique « stupide ». Donc, un oxymore, c'est une expression qui réunit en un même terme le fait d'être à la fois tranchant et émoussé, perspicace et stupide, c'est donc un amalgame de deux mots contradictoires, comme François Brune l'a dit tout à l'heure. On est toujours dans le domaine de la religion, parce que les premiers à pratiquer l'oxymore étaient les mystiques qui parlaient de la « docte ignorance » ou de la « présence du dieu absent » -je vous renvoie à Saint Jean de la Croix, et autres mystiques bien connus de chacun d'entre nous (!) - mais ça a aussi passé dans la poésie, quand Corneille nous dit « cette obscure clarté qui tombe des étoiles », effectivement, l'obscurité, ce sont deux termes contradictoires, mais cela dit quelque chose de plus que si on disait simplement l'obscurité, ou la clarté, l'obscurité clarté. Ou, un autre exemple, celui de Rimbaud –« le noir soleil de la mélancolie » : il y a dans cette manière d'utiliser l'oxymore une surabondance de sens. Dans l'oxymore, il y a une manière de dire ce qu'on ne peut pas dire, de dire l'indicible, qui concerne le mystique et la poésie. Le problème, c'est que l'oxymore a tendance à dégénérer dans le langage politique, et dans le langage du développement. Dans le langage politique, il y a quelques exemples célèbres. Le premier, évidemment, c'est le « parti unique » aujourd'hui, on entend ça « oui, c'est un pays où il y a un parti unique », mais ça ne veut rien dire. S'il y a un parti, c'est

qu'il y a une partie, et puis une autre, plusieurs parties, si j'ai bien compris, dans un tout. Un parti unique, c'est une contradiction dans les termes. Ou bien alors, les fameuses déclarations lors de la guerre d'Irak, la fameuse « guerre propre » ou « les frappes chirurgicales ». C'est la dégénérescence de l'oxymore, puisque l'adjectif, chaque fois, est obligé de racheter la malédiction qui pèse sur le substantif, parce que la guerre, c'est la guerre, la « sale guerre » comme on disait. Mais au moment où la sale guerre devient la guerre propre, alors, effectivement tout change.

Donc, on est avec cet oxymore dans un nouveau système, où l'adjectif qu'on accole au substantif vient pour le racheter et lui donner une certaine légitimité. Dans le développement, bien entendu on en a parlé, je n'y reviens pas, il y a le « développement humain ». Le développement, on a dit qu'on en avait marre, on sait qu'il a plein d'échecs, on a fait la critique du développement, mais la critique de l'humain, non, on ne va pas s'autocritiquer. Et pour réciter François Brune « je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger », donc le développement humain, c'est forcément bien, n'est-ce pas. Donc il y a le développement humain. L'ingérence humanitaire, aussi, qui sont deux termes contradictoires. Bien entendu, le Développement durable, puisqu'il cherche à concilier à la fois la croissance liée au développement et la durabilité, ou la « Sustainability » qui doit concerner la sauvegarde de l'environnement. Donc, le développement durable, en bon français, ça ne veut strictement rien dire. Mais malheureusement, tout le monde s'est habitué au concept et on l'utilise. Il est même, figurez-vous, et j'ai honte de le dire, il est rentré parmi les principes fondamentaux de la Confédération Helvétique, à l'occasion d'un vote, il y a quelques années. Donc, nous sommes soumis au développement durable, ça fait partie avec la neutralité et je ne sais quoi d'autre encore, des objectifs de la Confédération Helvétique.

Voilà pour l'oxymore. Mais je crois qu'il est important d'être attentif de nouveau à l'usage des mots et de se rendre compte que des mots qui, en fait, ne veulent rien dire, passent dans l'opinion publique, dans les médias, et on finit par une espèce d'accoutumance un peu semblable à celle qui s'exerce sur des gens qui ont des penchants pour des méthodes de détente qui ne sont pas forcément légales. On s'accoutume, et on s'accoutume à ces mots qui ne veulent rien dire. La troisième, la quatrième, non, la manière suivante, je n'en parlerai pas, de faire vivre le développement, j'en ai parlé ce matin. C'est la lutte contre la pauvreté, la tactique de la diversion. On ne parle plus de développement, on parle lutte contre la pauvreté. On remplace quelque chose qui était évident, comme le développement, par quelque chose qui est tout aussi évident : il faut lutter contre la Pauvreté. On ne peut pas être pour la pauvreté, donc il faut tout faire pour lutter contre, avec tout le vocabulaire militaire qui va avec : le rapport du CNUD qui va « vaincre la pauvreté », la Banque Mondiale qui va « attaquer » la pauvreté. Le rapport de la

Banque mondiale « Attack Poverty », c'est le titre, avec des « stratégies ». C'est absolument génial. On est tout simplement dans la guerre, pas des étoiles, mais vraiment, on est au Q.G. de campagne du Général le plus puissant du monde, et tout cela participe aussi de ce monde qu'on veut créer. On l'a fait déjà dans la production : on a la production zéro défaut, zéro délai, maintenant on a le monde zéro pauvres. Je ne reviens pas sur la pauvreté. Je l'ai dit ce matin déjà, il n'y a pas de pauvreté sans richesse, la pauvreté est une construction sociale et un rapport social et attaquer la Pauvreté sans attaquer la Richesse, ça ne veut strictement rien dire non plus.

Dernière chose, après quoi je m'arrête. C'est la stratégie de l'inversion. Le développement, il y a des gens que ça intéresse et passionne, vous et moi, nous tous ici on est des fidèles du développement, on milite pour le développement, mais il faut bien se rendre compte que même si nous sommes très nombreux à ce colloque, la plupart des gens ne s'y intéressent pas vraiment. Il y a des choses, dans la vie, plus importante que le développement. Si vous êtes un chef d'entreprise, il faut faire du profit, il faut s'occuper de choses sérieuses, le développement est un petit peu laissé aux dames patronnesses, à la charité, publique ou privée, par conséquent, faisons des choses plus importantes. Donc, il y a des choses beaucoup plus importantes. Par exemple, tout ce qui concerne les nouvelles technologies, les O.G.M., tout ce qu'on fait de mieux aujourd'hui dans le domaine de la Technique. Alors, ça, c'est très sérieux, mais à un moment donné il faut essayer de récupérer tout ça, et la grande idée qu'on a vue apparaitre, notamment dans le dernier rapport du CNUD, c'est de dire que les nouvelles technologies –et quand je dis les nouvelles Technologies- il y a tout, les O.G.M., il faut absolument arriver à combler le fossé numérique qui sépare les pays riches des pays pauvres etc., donc, toutes ces nouvelles technologies doivent être mises au service du développement. C'est le plus génial, je trouve, parce que finalement, vous pouvez dire ça de tout et n'importe quoi. Vous pouvez faire tout et n'importe quoi, et ajouter après pourquoi vous le faites : pour le mettre au service du développement, et c'est la bénédiction. Avant, on faisait des choses « au nom » du développement, vous pouvez aussi faire tout et n'importe quoi « au service » du développement, mais cela donnait une certaine aura de respectabilité à la chose. Maintenant, on ne dit plus tellement qu'on fait les choses « au nom » du développement, on dit qu'on les met « au service ». Et alors, effectivement, si tout ce qu'on fabrique, si tout ce qu'on fait, tout et n'importe quoi, peut être mis au service du développement, il suffit de laisser faire. Faisons tout et n'importe quoi, et ajoutons au bout du compte que cela concourt au développement. Mais alors, si tout est développement, il n'y a plus de développement, bien entendu. C'est simplement une petite touche qu'on rajoute à la fin pour simplement pouvoir justifier n'importe quoi que l'on fait, que ce soit vraiment ou pas mis au service du développement. Voilà. C'est un peu des effets rhétoriques,

mais je crois qu'il faut vraiment être attentifs aux mots, on se bat là-dessus.

J'en profite pour faire de la Pub pour notre dernier cahier de l'Institut du Développement qui s'appelle « Les Mots du Pouvoir », sur le sens et le non sens de la rhétorique

internationale qui essaie de débusquer les mots, qui essaie de démontrer que finalement, derrière les mots se cachent pas toujours des réalités, parfois des fictions, mais que nous risquons toujours de tomber dans ces pièges que nous tendent les mots.

## Débat

### Une intervenante

Je suis responsable de la section Ethique de l'Economie à l'UNESCO. Je trouve toutes ces interventions très intéressantes. J'ai quelques questions à poser. Je pense que dans les initiatives qui ont été faites pour rendre l'économie plus humaine, il y a différentes initiatives. D'une part, ne pas confondre tout ce qui est fait dans l'économie solidaire, certains aspects auxquels vous avez fait allusion, avec ce qui se passe au niveau des actions qui tendent à civiliser l'économie marchande, qui sont faites sous la pression de la société civile, il faut le dire, et il y a la troisième dimension qui concerne tout ce qui est l'économie publique. Je voudrais revenir et vous poser la question à un autre niveau, parce qu'il est certain que la société civile continue à être vigilante, parce qu'il y a des actions qui ont été prises par des entreprises, par différentes unités actives, pour réduire, et éviter le travail des enfants, et beaucoup d'autres aspects –la pollution de l'environnement- tout ça, sous la pression de la société civile et des différentes associations mais par ailleurs, la société civile continue à être vigilante pour éviter qu'il y ait détournement, un marché de l'éthique qui commence à paraître. Là où je ne serais pas tout à fait d'accord, c'est quand vous avez parlé des placements humanitaires. Je pense qu'il y a à étudier, à voir la corrélation de l'économie solidaire comparée à l'économie marchande, voir comment elle peut survivre, puisqu'elle ne répond pas aux mêmes normes, mais dans l'économie solidaire, il y a quand même l'épargne

populaire qui essaie de répondre aux besoins des populations qui sont dans des situations vraiment de détresse, et là j'ai une question. Vous dites qu'il faut critiquer, analyser le système en tant que tel, mais le problème –il est bon de critiquer- mais il faut avoir des alternatives. Nous savons que ça n'a pas marché dans les pays de l'Est. Alors, quelle réponse avons-nous aujourd'hui à donner comme alternative, quand on refuse tout ?

### François Brune

Je n'ai pas de réponse. Je n'ai pas de société « clés en main ». Simplement une expression comme « Placement humanitaire » me révolte sur le plan humaniste, et donc je me dis que si on en arrive à une expression pareille « placement humanitaire »...

### Intervenante

Je n'ai jamais entendu ce terme, ce que je connais, c'est « épargne solidaire ».

### François Brune

Moi je l'ai reçu en tant que donateur.

### Intervenante

ça n'a rien à voir avec épargne solidaire ?

### François Brune

Non, vous envoyez votre argent, vous faites confiance au CCFD qui va le placer. J'ai même écrit une lettre, on m'a répondu « faites confiance, on choisit nos partenaires ». Ici, je n'ai fait que mettre en cause certaines expressions qui me touchent, puis de vous parler de ce dégrisement, de cette perte d'idéa-

lisme que j'avais il y a 35 ans, quand j'ai commencé à venir au mouvement Frères des Hommes, quand j'ai travaillé à la brochure « une seule terre, une seule Pub ? » en 1983. On était déjà au cœur du Tiers-monde et du problème de l'uniformisation culturelle de la planète. On avait demandé à des volontaires qui étaient dans le Tiers-monde d'envoyer des photos de publicités dans le Tiers-monde, et ici, en Europe, on avait pris des publicités qui donnaient une certaine image du Tiers-monde pour les Européens, et ce qui était extraordinaire c'est que la plupart des publicités tournaient autour de ce que les psychanalystes appelleront le stade oral, il faut reprendre l'histoire du Petit Chaperon Rouge. Nous sommes finalement des gens qui donnent une petite galette aux gens du Tiers-monde pour manger, nous, l'ensemble du gâteau. Nous sommes la mère dans le Petit Chaperon Rouge. Dans l'interprétation psychanalytique, la mère est ambivalente : elle est celle qui donne à manger et en même temps l'enfant a peur d'être dévoré par elle. C'est le fameux fantasme de la dévoration. Dans le Petit Chaperon Rouge (peut-être je vous embête...tant pis) la bonne mère, celle qui donne, c'est la première, qui donne la galette, et la mauvaise mère, la deuxième, celle qui croque l'enfant, c'est la grand-mère à l'intérieur de laquelle il y a le loup. En ce qui concerne l'image du Tiers-monde nous voyons bien, effectivement, que nos publicités dans le Tiers-monde ce sont des publicités d'alimentation et puis qu'ici nous sommes des gens qui trouvons normal de nous servir et de manger

le Tiers-monde, les gens du Tiers-monde chez nous, sur nos publicités, je ne sais pas si vous vous rappelez cette affiche, qui était scandaleuse, pour le chocolat « Brut de Noir », l'association du Noir et de la couleur du chocolat c'était très intéressant à voir ! Pour vous dire que quand même tout ça est un peu écoeurant, s'il y a une telle duplicité des images et des signes c'est que peut-être derrière il y a un système qui n'est pas foncièrement humain.

#### Un autre intervenant

Je me présente en tant que citoyen français, tout simplement européen et au-delà. Je voulais simplement réagir sur quelques points. Je voulais dire que toutes les analyses faites depuis deux jours sont très intéressantes, mais je me demande s'il n'y a pas un risque de récupération de ce discours, parce que le fait de dire des choses du type que la lutte contre la pauvreté peut s'assimiler à lutter contre les pauvres, ce genre de discours, ça peut aussi permettre de faire l'économie de la critique de la redistribution, et je ne sais pas comment vous vous placez. D'un autre côté il y a un certain cynisme dans tous ces propos, qui peut très bien être récupéré par des gens qui sont complètement libéraux et qui peuvent complètement dire la même chose tout en pensant à quelque chose de totalement opposé.

#### François Brune

La meilleure des récupérations, c'est celle que pourrait faire Le Pen du discours d'Aminata Traoré, qui s'est plainte de la saignée des gens de son pays qui vont vers l'Occident poursuivre des chimères et qui abandonnent la mise en œuvre de leur village, de leur terre, de leur vie. C'est un peu là le problème. Ce qui est bien ici, c'est qu'on parle sincèrement. J'ai rien à cacher ici. C'est ça qui est bien. Ce que je vous dis, ce sont des interrogations. J'ai bien vu dans les questions posées, on est un certain nombre au fond de nous-mêmes, à ne pas vouloir renoncer au développement ou à quelque chose qui en tiendrait lieu,

parce qu'on voit bien qu'on risque d'aller vers cette position jésuitique qui dit « nous sommes développés, on garde notre développement à nous, notre Internet, nos voitures etc., mais vous, le Tiers-monde, rendez-vous compte de la planète que vous mettez en péril, si jamais vous adoptez notre propre mode de vie ». Là, il y a un jésuitisme qui serait dangereux. C'est pas notre cas, c'est pourquoi j'ai dit à propos du concept de « La France en retard », je me sens du Tiers-monde, et je suis content de l'être. Et quand je retourne dans mon village, je suis content d'y être, et quand je bêche ma terre ou que je cueille mes fruits, j'ai le sentiment de vivre à mon niveau quelque chose d'alternatif. Simplement, je fais comme mes parents.

#### Marie-Dominique Perrot

Je voudrais ajouter une petite remarque à ce débat : si vous lisez les ouvrages de François Partant, il y a déjà vingt ans, il fait déjà cette remarque selon laquelle les divisions gauche-droite à propos du développement ne sont plus tellement pertinentes, et qu'il faut en fait essayer de se positionner par rapport à des problématiques et sans avoir nécessairement peur de se retrouver avec des gens en « mauvaise compagnie ». C'est une des nécessités d'une pensée « à risque » de prendre position par rapport à des problèmes réels, sans avoir peur d'être étiquetés, mais il y a un risque. Il faudra à chaque fois délimiter, se dire « voilà, c'est de ça qu'il s'agit, je dis ça dans ce sens-là ». C'est pourquoi les mots sont importants. Et essayer aussi de décoller certaines étiquettes : très vite on se fait traiter de ringard, de passéiste, ou bien on nous dit « c'est facile de refuser le développement aux autres, alors que vous, vous avez atteint le développement, mais vous, vous êtes saturés ». Il faut prendre position en essayant de ne plus être hypnotisés par les anciens clivages qui, je crois, nous enferment, pour essayer d'ouvrir la discussion. Mais il y a un danger, il faut l'explicitier à chaque fois.

#### Gilbert Rist

J'ajoute, comme disait François Brune au début, tout a déjà été dit, donc on répète. Je suis très sensible à votre critique, mais de nouveau, tous les discours peuvent être récupérés, je crois, le nôtre comme les autres, il faut le savoir, simplement il faut savoir mettre des limites. Nous avons commencé dans notre Institut des Études sur le Développement, dans les années 70, à faire la critique du développement à partir d'une grande idée que nous avions de maintenir la diversité culturelle, ou comme disait quelqu'un dans la salle, « la pluralité des mondes » et c'était ça notre axe d'attaque contre le développement, en disant que le développement uniformisait, etc. Et après, on s'est rendu compte que ces notions d'identité culturelle qu'on avait essayé de travailler, commençaient à être récupérées, à commencer par l'UNESCO, excusez-moi Madame, mais on se disait si l'UNESCO s'y met, on doit faire attention et puis après, bien entendu, c'est l'extrême droite qui s'y est mise parce que « on aime bien les noirs et les arabes, pour autant qu'ils soient chez eux ». Et Le Pen, évidemment, qui est le plus grand, qui adore le plus les gens de couleur en France, pourvu qu'ils ne soient pas ici. Donc, on est toujours récupéré par quelqu'un, mais je crois qu'il faut essayer de dire, justement, jusqu'où on ne peut pas aller. Mais il y a des fois des alliances possibles et d'autres fois non. Il faut que ça soit clair aussi. On ne va pas être opportuniste.

#### Un autre intervenant

Je voulais poursuivre ce que notre collègue a dit. C'est pas seulement une récupération de mots, mais aussi de faits. Si tout à coup, on arrête toute solidarité avec le Sud, si il n'y a plus de travail pour les émigrants en France, tous ces villages africains qui dépendent pour manger, de leurs ressortissants, qu'est-ce qu'ils vont devenir ? La solidarité humanitaire, les aides de toutes sortes beaucoup sont critiquables effectivement, ça, je suis d'accord, mais il y a des

domaines où on ne peut pas dire c'est critiquable. Par exemple l'éducation, nous on est éduqués, est-ce qu'on va refuser aux gens du Tiers-monde l'éducation, parce que c'était là où ils étaient il y a 100 ans ? Il y a beaucoup de questions. Il n'y a pas seulement des mots auxquels il faut s'intéresser dans ce colloque.

### George Lonesomebody

Je voudrais apporter des éléments de réponse à la discussion. Je voudrais commencer par inviter instamment à lire l'ouvrage de Gilbert Rist, ce n'est pas de la Pub ! Il y a l'ouvrage de Partant « la Fin du développement » mais l'ouvrage de Gilbert Rist aussi permet de retrouver beaucoup de sérénité dans ce débat. De quoi est-il question ? Et à propos de quoi va-t-on être récupérés ? Nous avons le malheur d'avoir vécu depuis les lendemains de la guerre, sous le joug d'une croyance qui s'appelle « le développement ». Nous avons cessé pour beaucoup de croire en Dieu, et depuis, ceux qui croient en Dieu, et ceux qui n'y croient pas, ne croient plus qu'en une chose, le Développement, le Progrès, la Modernité. C'est ça tout notre drame. Je suis fils d'instituteur. J'ai été mis à l'école par mon père, et je vous tiens le discours que je vous ai tenu tout à l'heure, si mon père m'entendait, il dirait « mais qu'est-ce qui lui est arrivé ? » Parce qu'il m'a appris à croire en la modernité, au progrès, au point que ce Monsieur, en dehors de toute initiative de l'État, dans les années 50, une fois que les enfants de l'école étaient partis à la maison, il rouvrait les classes pour initier leurs parents dans les langues vernaculaires, et à terme, en français. Il faisait de l'alphabétisation dans les années 50. Il imposait à tous les élèves de l'école, lui et son équipe pédagogique, de planter des fleurs, des arbres, de planter toute une série de cultures vivrières qui permettait à la fin de l'année d'organiser une fête, la fête scolaire.

Le drame, c'est que nous sommes focalisés sur les classes moyennes, sur les élites, qui ne jurent que par le déve-

loppement, et dont toutes les représentations sont de cet ordre. Et nous avons perdu l'habitude, nous les africains, d'aller regarder nos gens. Si vous saviez combien les gens n'ont pas besoin que quiconque aille leur dire comment réinventer. Que ceux qui doutent, qu'ils retournent voir les gens dans les campagnes, qu'ils retournent dans les quartiers périphériques. Moi j'ai été en Haïti. Haïti, c'est d'un côté une société de gens d'une richesse pas possible, des gens qui vivent dans des villas avec des murs en pierre taillée de 5m d'épaisseur, 4m de haut, et à côté, des gens qu'on dirait pauvres, mais quand vous descendez chez ces gens, que vous les observez, mais vous dites « c'est pas possible, comment ils font pour être aussi heureux, dans leur invention ». Ils ne mentent pas, ils inventent, ils créent, ils ont le bonheur de savoir ce que l'austérité peut signifier au-delà de l'austérité matérielle, de vivre simplement, et de vivre bien. On va être récupérés à propos de quoi ? Je crois que le divorce, la rupture que nous ne réussissons pas à faire, c'est de nous dire « à la limite, je préfère encore ceux qui croient en Dieu à ceux qui croient au développement ».

### François Brune

Simplement, puisqu'on triture les mots dans cet atelier, je voudrais dire, Madame, vous avez utilisé le terme de solidarité. C'est de nouveau un mot mis à toutes les sauces d'une certaine manière et je crois qu'on ferait bien de retourner à la signification première de ce mot de solidarité. Dans quel cas peut-il y avoir solidarité ? Il y a trois conditions pour que la solidarité s'exerce : la première, il faut que les gens qui sont des associés solidaires, comme on dit, aient un enjeu commun, qu'ils défendent une cause commune ; deuxièmement, il faut que les uns et les autres perdent ou gagnent en même temps ; troisièmement, il faut que chacun soit prêt à prendre la place de l'autre.

Pour donner un exemple, un peu abstrait, prenons un groupe de guérilleros. Une dizaine de gens, ils sont

solidaires les uns des autres, parce qu'ils ont un objectif commun, qui est l'enjeu de se battre contre n'importe qui. Ils en ont un deuxième : ils savent qu'ils vont tous perdre ensemble ou gagner ensemble, à moins qu'il y ait un traître qui les lâche et troisièmement, ils savent que chacun est prêt à prendre la place de l'autre, s'il y en a un qui a une défaillance. Ce sont des conditions de la solidarité réelle. Alors, quand on me balance le mot solidarité sur une affiche, en disant « soyez solidaires » avec les chinois, les japonais, le Viêt-Nam, ça ne veut strictement rien dire. Je ne les connais pas, ces gens. Je n'ai pas d'enjeu commun avec eux, si je perds, ils ne vont rien perdre. S'ils gagnent, je ne vais rien gagner. Tout cela, c'est un mot qui devient complètement creux, qui est complètement banalisé, alors j'aimerais bien qu'on réserve les mots au sens qu'ils doivent avoir, pour qu'ils veuillent encore dire quelque chose, mais sinon, on nous barbouille les affiches de « solidarité », et finalement, on ne sait plus de quoi on parle, et moi je crois que les cas dans lesquels la solidarité réelle avec quelqu'un peut exister sont finalement extrêmement rares. La solidarité villageoise, la solidarité familiale, ça c'est vrai, parce qu'on gagne ensemble, on perd ensemble, on a un enjeu commun et ça, ça a du sens. Mais, « la solidarité, la solidarité –comme disait le Général de Gaulle- on peut toujours en parler, sauter comme des cabris » et voilà.

### Un autre Intervenant

Ce sera dur pour moi d'intervenir après ces deux interventions. Je m'appelle Christian Garnier, professeur à l'École d'architecture de Paris-la Villette et administrateur de la Fédération France Nature et Environnement. J'ai trois questions à poser, avec un petit préambule. Je serai peut-être perçu ici comme le Cheval de Troie du Développement durable. Je tiens à dire à quel point les O.N.G. de l'environnement, ça remonte à quelques années même s'il y a eu les critiques, que tout le monde ici connaît, sur l'analyse du Club de Rome, ont été

réticentes sur la notion de développement et ont eu du mal à bien travailler avec les O.N.G. du développement, parce qu'on leur reprochait leur manque d'approche critique par rapport au développement, et à quel point elles étaient anti surconsommation et anti sur-pub, quand même, pour nous positionner un peu dans une histoire qui dure depuis 35 ans dans ce pays, cet État. Les associations d'environnement vont faire, elles aussi, leur congrès sur le développement durable, au mois de juin. Elles ne vont pas y aller comme cela, comme des petits soldats, et il y a beaucoup de débats internes chez nous, pour savoir si on y va à reculons, ou pas du tout, ce qu'on y raconte, on ne sait pas encore. Notre congrès va avoir lieu, et en tous cas sûrement on va en débattre. On va à Johannesburg à reculons. Entre parenthèses, sur l'intervention de Madame Brookland, je pensais qu'on avait eu, depuis 20 ou 30 ans, pas mal de débats sur la définition de besoin, il me semble que la mobilité subie du citoyen suburbain moyen, qui fait deux heures de voiture par jour, n'est peut-être pas exactement ce qui correspondait à un besoin. En revanche, dans la Pub, c'est sûr !

Alors, j'ai trois questions. Finalement, dans toutes les perversions sémantiques qu'on connaît, on sait bien que les plus grands apôtres de la démocratie se sont appelés Brejnev, Amin Dada, etc., Liberté, Égalité, Fraternité, on fait tout ce qu'on veut avec les mots, enfin, pas tout à fait, mais chaque groupe va vouloir y mettre ce qu'il veut. Je dirais, le développement durable, est-ce que ça ne va pas être ce qu'on va être capable d'y mettre, ou d'éjecter ? C'est la première question. Par rapport à ces phénomènes sémantiques, est-ce que, fondamentalement, ce n'est pas une question de rapport de force, en terme de contenu verbal et d'action ? Deuxième question : par rapport au premier exposé que j'ai beaucoup apprécié, ne croyez-vous pas qu'il y a une chose intéressante qui s'appelle l'effet d'entraînement rhétorique ? C'est-à-dire qu'il se passe quelque chose

aujourd'hui autour du développement durable, ce qu'on a bien connu, nous, dans les années 60, autour du terme « Environnement », nos naturalistes disant : « On ne veut pas de l'ENVIRONNEMENT, on va tuer la protection de la nature et des écosystèmes pour noyer tout ça dans le paysage, le cadre de vie, la superficialité etc. ». Puis, les choses ne se sont pas passées comme ça, en réalité, même si tout n'est pas réglé autour de la notion d'environnement. On a vu des maires qui, à force de faire des discours sans y croire sur les questions d'environnement ont été mis dehors et ont été obligés de changer leur politique parce qu'il y avait des citoyens qui votaient, qu'il y avait une pression sociale. Est-ce que ça ne peut pas exister, un effet d'entraînement rhétorique ?

Troisième question : la dimension culturelle : ayant été rapporteur, à Stockholm sur le thème des dimensions socioculturelles des politiques de l'environnement, pendant que Wolfgang Sachs était rapporteur sur les questions de l'environnement et du développement, je dois dire qu'il s'est passé des choses intéressantes autour de ce thème. C'est-à-dire qu'on a vu l'union sacrée du Brésil des généraux et de l'Empire soviétique tomber sur le dos du rapporteur, parce qu'on avait commencé à parler des minorités culturelles, etc., et de possibilité de voir ce monde un peu différemment. Moi j'ai proposé le terme de développement « durable et désirable », avec le quatrième pôle « culture » pour le développement durable, et pas seulement le social. Je pense que là-dessus, on est d'accord.

Mais s'il faut certainement –comme ça a été dit cet après-midi- rendre leur autonomie aux pays, je ne sais plus comment les nommer, ceux qui ne sont pas dans le monde industrialisé, sur leur manière de penser leur propre développement, est-ce qu'il ne faut pas aussi garder notre regard critique par rapport à ce qui va se dire et se faire dans les pays ? Je ne parle même pas de la question de ces dictatures que nous entretenons

comme chacun sait. J'aimerais avoir une réponse à ces trois questions.

#### Marie-Dominique Perrot

Je voudrais dire un mot sur le développement durable : ce qui m'intéresse, c'est de savoir ce qu'on fait avec la croissance. Si on parle déjà de développement durable, on reprend « Développement » avec toutes les connotations, et c'est ça qui m'empêche d'adhérer, même si dans certaines circonstances, bien sûr, on est des alliés ponctuels, mais qu'est-ce qu'il advient de la croissance, qu'est-ce qu'on en fait ? C'est relativement récent qu'on ose parler de décroissance, ça me frappe. Il y a eu un article dans le Monde –ça commence à être un mot qui n'est plus tabou mais peut-être était encore tabou il y a un an.

#### François Brune

Je trouve les questions plus intéressantes que les réponses qu'on peut donner. Elles sont intéressantes en tant que telles, et les gens se foutent pas mal qu'on réponde ou pas d'autant qu'on n'est pas toujours compétent –en ce qui me concerne tout au moins-. Je voudrais parler de l'effet rhétorique du discours, bien sûr, mais il est double : c'est-à-dire ça peut entraîner, mais ça peut entraîner de sacrées désillusions, et c'est là le Problème. Et puis, je voudrais compléter et même contester un peu ce qu'a dit Gilbert Rist tout à l'heure sur la solidarité : je me souviens d'un romain qui a écrit un siècle et demi avant Jésus-Christ « je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger » et ça, je le garde, et le petit Chilien qui meurt de faim, même si je n'ai pas de solidarité avec lui, ça me touche.

#### Un autre Intervenant

Ce que je retiens de ces deux jours, c'est effectivement cette critique du langage qui est pour nous un langage courant. Enfin, quand je dis « nous » je pense qu'ici, la plupart d'entre nous sont branchés, si je peux dire, sur le développement, donc la critique de ce langage, et tout ce que vous venez encore de dire



tout de suite, donc des mots qui ne veulent rien dire, mais qui ont un énorme pouvoir. La prise de conscience du pouvoir de ces mots, et du fait que les mots sont tordus. Ma réaction, c'est, je crois, que c'est l'autocritique d'un langage qui est un langage européen, du moins occidental, et je crois que l'autre critique qu'on fait, sur cette sémantique, c'est aussi l'autocritique de type occidental et européen. Alors, ce que je constate, aussi, -ce n'est pas une critique sur l'organisation du colloque- ce que je constate, c'est qu'on est un peu enfermés. Il n'y a pas que ça, bien sûr, mais on est quand même très dans une problématique du langage européen occidental, et nous nous autocritiquons. Je pense que ça, c'est très positif, c'est une des choses que je retiens pour les conséquences sur « Moi, est-ce que demain je vais faire comme je faisais hier –quel va être mon après colloque ? ». Je ne voudrais pas dire que je vais seulement faire autrement la même chose, mais je vais aussi essayer de faire un peu autre chose, et ça prendra du temps aussi. Je crois que c'est une autocritique très importante pour nous, pas seulement parce que quand on parle développement, on a tendance à se considérer nous, occidentaux et européens comme développés, et donc on parle surtout du développement des autres. Je pense qu'il est important qu'on s'arrête à « notre » développement, à notre société de consommation, à notre manière de produire, de produire quoi et de consommer quoi. Toute cette autocritique doit nous aider dans notre comportement journalier de consommateur et de citoyen. Par ailleurs, effectivement, je constate qu'on a beaucoup parlé de l'Afrique, on a beaucoup parlé des autres, la présence de l'Afrique et des autres pays et continents est relativement modeste, parmi nous et dans le colloque. On a eu bien sûr quelques représentants, et on en a ici aujourd'hui. On a eu l'intervention remarquable d'Aminata Traoré hier, et puis de Rajagopal, qui avec des mots qui n'étaient pas tout à fait les mêmes, mais

avec une simplicité et une clarté nous ont beaucoup éclairés sur leur approche. Je suis très sensible au dernier livre d'Aminata Traoré, justement –« Le viol de l'imaginaire »- je crois que dans notre langage, qu'on leur a, dans la colonisation, imposé, surtout dans les pays francophones, bien sûr, on leur a imposé notre imaginaire, avec notre langage, et toutes les ambiguïtés et contradictions qu'on a développées aujourd'hui. Donc, je crois qu'on a énormément parlé sur le développement des autres, il faut qu'on essaie surtout d'écouter les autres, les voix encore relativement peu nombreuses qui savent se faire entendre. C'est une des leçons que je retire, ouvrir mieux les oreilles sur les questions qu'on débat aujourd'hui, écouter l'imaginaire de ceux qui veulent eux-mêmes se construire, vivre.

#### Gilbert Rist

Juste un mot, pour dire que les mots du pouvoir, c'est vrai, mais je crois qu'il faut aussi voir qui dit les mots. Tout le monde ne peut pas dire les mêmes mots. Et quand la Banque Mondiale dit quelque chose, ça a un poids tout à fait différent que quand c'est G. Rist qui parle. Donc il y a aussi le caractère performatif des mots : le pouvoir des mots dépend aussi de la personne qui dit le mot.

#### Un autre Intervenant

Je suis impliqué dans une coopération avec le Mali, avec les communautés maliennes de Saint-Denis, je suis de Saint-Denis-. Et l'autre conclusion que je tire, à part la réflexion sur notre développement à nous, c'est que je ne vais quand même pas me paralyser dans la poursuite de mon action et de ma réflexion avec mes amis maliens, même si nous sommes embarqués dans des langages qui sont bien ceux qu'on est en train de critiquer. Toute cette autocritique ne va pas nous paralyser, mais va nous aider à réfléchir.

#### Un autre Intervenant

Je crois qu'il y a un domaine sur

lequel on n'a peut-être pas assez parlé, c'est la culture. Or, on entend beaucoup un nouvel adjectif, développement « culturel » qui paraît dans tous les textes des organisations internationales depuis quelques années, alors que le mot « culture », je crois que c'est un terme tout aussi « fous-z'y-tout » que le terme développement. On ne sait plus du tout ce que ça veut dire, et je pense que c'est un autre domaine que l'on met complètement « au service » du développement. On dit que les politiques de développement n'ont pas eu de succès parce qu'elles n'ont pas pris les réalités culturelles en compte, alors que, s'il y a bien un domaine qui ne doit pas être mis au service du développement, c'est bien celui-là. Je crois que c'est un des seuls domaines où il peut y avoir des résistances.

#### Un autre Intervenant

Vous m'excusez pour le langage. Je ne suis pas français –je suis italien- mais il n'y a pas de traduction pour l'italien, c'est dommage, mais je vais me débrouiller. J'aimerais clarifier certains points qui ne sont pas tellement clairs, et j'ai aussi certaines suggestions.

D'abord l'aide. On a parlé de besoin, et je crois que l'aide, c'est un besoin. Aider, c'est un besoin. Au moment où j'aide quelqu'un, j'ai quand même satisfait mon besoin. C'est un premier point. Un deuxième point sur le discours du lien des buts entre extrême Gauche et extrême droite. J'habite Trieste, juste à côté de la Slovénie, donc au Nord-est de l'Italie et, juste avant de venir ici, j'ai lu un petit manifeste de l'extrême droite de Trieste, qui prenait comme exemple la lutte des agriculteurs français, en disant c'est juste et c'est correct. Je me rappelle que Julius Evola, théoricien d'une certaine ligne de la Droite, était anti-moderniste et était contre les transnationales et contre la politique américaine. Il y avait seulement un mot sur lequel on n'était pas d'accord : lui, il parlait de la Tradition, nous, on ne parle pas de Tradition, et sur ça, j'aimerais aussi avoir votre avis. Hier

ou aujourd'hui, Serge Latouche disait que c'est pas tellement le fait qu'il faut refaire le monde, mais « des » mondes, qu'il faut refaire. Là je ne suis pas tellement convaincu, à savoir si on peut toujours continuer à parler de nous et des autres ou bien si finalement on peut se sentir faire partie d'un monde seulement. Avec, bien sûr, des différences, mais qui sont dans les « macro », mais dans les « micro » aussi. Dans ma ville il y a plein de personnes qui viennent de l'Est, qui viennent du Sénégal, qui viennent de partout. Il y a des italiens aussi qui sont dans le malheur. Je trouve que c'est un peu mélangé. Peut-être, il y a quelques années, on pouvait parler du Nord riche et du Sud pauvre. Maintenant, tout est mélangé, et dans ce mélange, qu'est-ce qu'on fait ? On va toujours continuer à dire « nous et les autres », ou bien on va se poser la question que tout le monde doit se poser une question ? Je suis revenu hier du Sénégal, d'une mission pour le commerce équitable italien. Donc, ça m'a bien touché, ce qui a été dit au début, si c'est un commerce, ça ne peut qu'être inégal, ça ne peut pas être équitable. C'est bien vrai, mais je crois aussi qu'on parle de mouvement. Le commerce équitable n'est pas une société. Si on le considère comme un commerce véritable, les 90 % de bénévoles qui travaillent là-dedans, il faut les payer quand même. Donc, qu'est-ce qu'il y a encore de plus, dans certains mouvements ? Et après, on a parlé des habits neufs. Je trouve qu'il y a eu, et il y a peut-être encore des grands habits, avec une seule couleur, et c'est dans ça que peut-être après le 11 septembre, quelque chose a changé.

Peut-être il faut commencer à regarder à côté, derrière, et peut-être les morceaux qui sont tombés comme ce qui se passe au Sénégal, pour les « patchworks », ou en Italie, avec les masques « Arlequino », où il y avait des gens qui n'avaient pas la possibilité d'avoir un habit, donc ils allaient ramasser chaque soir chez les couturiers les petits morceaux déchirés de tissus, et

après, ils avaient un habit. Et quand il était déchiré, ils allaient chercher un morceau, donc, ils changeaient tout le temps. Ils avaient un habit neuf tout le temps en évolution, et qui respectait son histoire, son parcours. Peut-être faut il commencer à coudre ensemble, chacun ne peut plus déléguer quelqu'un pour coudre pour lui, mais doit commencer à coudre pour lui-même.

#### Un autre intervenant

Dans ce patchwork, ce n'est plus nous et les autres, mais il faut se mélanger. J'aimerais vous entendre sur la différence entre l'extrême droite et l'extrême gauche au niveau de la tradition, comment est-ce qu'on se pose à ce sujet, j'aimerais savoir. Merci.

#### Marie Dominique Perrot

Je voulais, juste un mot sur la question de la tradition. En vous entendant, en vous écoutant, c'était justement la question que je voulais vous poser, puisque vous avez dit que c'était le seul mot avec lequel vous n'étiez pas tombé d'accord avec l'extrême droite. Je pense que toute société, pour exister, est automatiquement traditionnelle. Elle repose sur des traditions, seulement le mot lui-même a été connoté aussi d'une manière négative souvent ou alors rétrograde, passéiste, ceux qui sont encore traditionalistes, anti-modernistes, etc. Alors que toute société est traditionnelle, a ses traditions, la société occidentale ou les pays dits « développés » ont comme tradition majeure, me semble-t-il, l'innovation. Depuis des années, depuis des siècles même, notre tradition, ce que nous devons faire, ou ce qu'on nous dit vouloir faire et vouloir souhaiter, c'est innover, c'est abandonner la tradition, c'est changer, une sorte de mythe du changement perpétuel. Et bien sûr, il y a un changement, de toute façon, mais on le pose comme un objectif qui va contre la tradition. Alors là, il y a tout un débat qui est aussi relié à la remarque de la personne qui parlait de la culture. Dès qu'on fait appel à la notion de culture – c'est aussi assez compliqué, c'est un

mot « fourre-tout » - on est traité facilement de culturaliste, aussi de passéiste : on veut empêcher les gens de se développer en les ramenant à leur culture etc.

#### François Brune

Comme professeur de français, je transmets la tradition gréco-latine et judéo-chrétienne dans mon enseignement. J'étais payé pour transmettre cette culture, et j'y tiens, parce que je m'aperçois effectivement que la puissance des maîtres du monde au niveau idéologique repose précisément sur l'oubli des générations actuelles. Les générations actuelles n'ont pas cette espèce d'assise sur un certain passé dans ce qu'il a d'humainement riche, qui leur permet de mettre à distance, justement, ces modes de changement pour changer qui vous oblige pratiquement tous les jours à oublier le passé, comme d'ailleurs l'avenir, pour finalement mimer les modèles qui sont médiatiquement imposés aux gens. Donc, il ne faut pas confondre tradition et traditionalisme, qui est naturellement une fixation à certaines formes du passé.

#### George Lonesomebody

Je voudrais rapidement ajouter quelque chose dans le même sens. Le développement culturel participe de ce que Gilbert Rist a appelé tout à l'heure les oxymores parce que le développement, le concept, le paradigme dans son autorité conceptuelle appelle qu'on tue les traditions. Il n'y a pas de doute là-dessus. Le développement exige qu'on tue, qu'on tourne le dos aux traditions, donc aux cultures, c'est-à-dire aux relations de l'être, à soi, à autrui, à l'univers.

Moi j'ai le souvenir de ces professeurs qui déjà, en classe de seconde, puis en terminale, puis en première année de fac et deuxième année de fac, je me rappelle les cours magistraux du professeur-gendarme, expliquaient aux étudiants réunis que le sous-développement des pays africains venait justement de l'archaïsme de leurs traditions. Lorsque tout à coup, on voudrait nous

faire croire qu'il pourrait y avoir un développement qui prenne en compte les cultures, moi je dis qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, parce que le développement est antinomique avec les cultures, singulièrement les cultures animistes. Le rapport de l'animiste au monde, ce n'est pas un rapport de domination. Ce n'est pas un rapport anthropocentriste. C'est un rapport qui reconnaît, je dis bien la culture animiste, à tous les éléments de l'univers d'être dépositaires d'une âme, au même titre que l'être humain. Alors écophage, l'animiste ne peut pas l'être. Je voulais ajouter ça, rapidement.

#### François Brune

J'en profite pour dire que le respect de notre propre tradition, le fait de nous en nourrir suppose qu'on ait la même attitude vis-à-vis de ceux qui ont la leur ; une bonne tradition culturelle humaniste suppose que l'autre qui est en face de moi, si je veux dialoguer avec lui, assume sa propre tradition, dans ce qu'elle a de vivant. Et c'est très intéressant de voir la contradiction, par exemple, de la France, qui d'un côté, naturellement a imposé sa culture à l'Afrique et qui, actuellement, revendique l'exception culturelle par rapport à la domination américaine. Donc, on est dans la contradiction.

#### Un autre intervenant

Je voulais juste intervenir en tant qu'anthropologue, parce que cette question de la « tradition », c'est une question qui est centrale en anthropologie, sur laquelle beaucoup de personnes ont réfléchi, et introduire peut-être dans cette discussion, finalement, un autre mot qui est celui de « coutume », dans le sens où on a de plus en plus tendance dans l'anthropologie aujourd'hui, à parler non pas de société traditionnelle, mais de société coutumière. Pas du tout pour se voiler la face et changer les mots et essayer de s'inventer une autre réalité, mais parce qu'il y a derrière cette idée de coutume quelque chose de dynamique. Une société traditionnelle, par essence, qu'elle soit

développée ou pas, est une société qui va bouger. Toutes les sociétés changent et bougent. Ce qui s'est passé hier pour tout un chacun d'entre nous, aujourd'hui n'est déjà plus dans le présent et certainement pas encore dans l'avenir... La réalité est exactement la même, pour les sociétés quelles qu'elles soient. Et dans l'idée de coutume, on a cette idée d'un mouvement, d'une dynamique, mais aussi d'une transmission, bien sûr. Cela n'exclut absolument pas l'idée de transmission. Voilà, c'est juste pour apporter un peu d'eau au moulin.

#### Un autre intervenant

Je suis un peu d'accord, avec la tradition, sauf qu'on en a une qui est un peu biaisée. A savoir que, à moins que ma propre culture soit un peu défaillante, dans la Bible, en fait, ça nous vient de loin, l'homme est la dernière merveille du monde. Et finalement, Dieu met le monde à sa disposition, non ? On est vraiment piégé par ça, non ? Et depuis, cette culture-là dont vous avez dit qu'elle est importante, en même temps, elle nous enferme dans le modèle, elle nous enferme dans le moule et nous sommes piégés par ça, non ?

#### François Brune

On peut dialoguer. Moi je vous propose un oxymore : nous sommes en voie d'un monde en unité plurielle.

#### Un autre intervenant

Moi je voudrais ajouter quelque chose : face au développement, le langage de la gauche et de l'extrême gauche, c'est le mot d'ordre du partage des richesses. Ca, c'est quelque chose d'incroyable, parce que finalement, ce ne sont pas les richesses qu'il faut partager, c'est la production, c'est l'autonomie de production. C'est-à-dire pouvoir être paysans au Nord ou au Sud et décider que sur quatre ou cinq hectares, on peut vivre, en toute autonomie, et pas être digéré par l'agro-alimentaire. C'est ça le problème, et la réponse, c'est de refaire une autre alternative.

#### Marie-Dominique Perrot

Je crois que demain, avec les ateliers, on va repartir sur une piste, justement de refaire le monde, quelle que soit l'expression, qu'on l'accepte ou qu'on la critique, mais on va justement discuter de ce genre de position et d'engagement.

#### Une autre intervenante

Je me présente, Bénédicte Peretou. Je veux simplement dire que le développement tel qu'on le connaît aujourd'hui a fait énormément de mal aux africains. Tout à l'heure, on parlait du choix des mots et des images qui sont utilisés. Il faut savoir que les africains n'ont pas attendu l'aide au développement, qui est récente, pour trouver quelque chose à manger ou pour vivre convenablement à leur manière. Je dis ça tout simplement par rapport à la question que j'ai entendu avant la pause, qui était : bon, si on arrête le développement, si on arrête l'immigration, comment vont vivre les africains ? Pour ça, je pense que le colloque est très bien organisé. C'est bien, pour nous qui sommes ici, de réfléchir beaucoup plus loin que ce que les médias nous présentent. Quand on regarde les médias, ici en France, les images qu'on voit des africains, c'est quoi ? Ce sont des images des pauvres. Les images ne nous mettent pas du tout en valeur, nous les africains. Donc, à partir de là, la société française, surtout la couche populaire, ne voit pas l'africain en tant qu'individu. Bon, en tant qu'un être humain, mais plutôt en tant que quelqu'un qui est là pour demander à survivre. Là, je pense que le colloque doit aussi nous aider à réfléchir beaucoup plus loin, à contribuer à changer cette image, justement, que les médias présentent de nous, les africains. Car on est complètement déshumanisés et je pense qu'il faut faire quelque chose. Heureusement, nous sommes tous là. Malheureusement, nous sommes la minorité. Donc j'espère qu'il y aura des échos de ce colloque. •